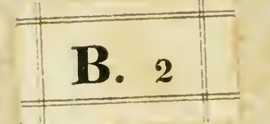

3 1761 07992970 9


B. 2

LETTRES ET PENSÉES

DU

MARÉCHAL

PRINCE DE LIGNE.

LETTRES ET PENSÉES

DU

MARÉCHAL

PRINCE DE LIGNE,

PUBLIÉES PAR

Mde. la Baronne de Staël Holstein.

CONTENANT DES

ANECDOTES INÉDITES

SUR

JOSEPH II, CATHERINE II, FREDERIC-LE-GRAND, ROUSSEAU, VOLTAIRE, &c. &c.

ET DES

REMARQUES INTÉRESSANTES

SUR

LES TURCS

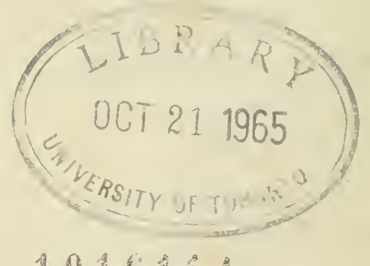
TOME PREMIER.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de T. Harper le Jeune, et Cie.
Crane Court Fleet Street

POUR B. DULAU ET Cie. SOHO SQUARE.

1808.


LIBRARY
OCT 21 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

ON regrettera toujours de n'avoir pas joui de l'entretien des hommes célèbres par leur esprit de conversation, car ce qu'on cite d'eux n'en donne qu'une imparfaite idée. Les phrases, les bons mots, tout ce qui peut se retenir et se répéter ne sauroit peindre cette grâce de tous les momens, cette justesse dans l'expression, cette élégance dans les manières, qui font le charme de la société. Le Maréchal Prince de Ligne a été reconnu par tous les François pour l'un des plus aimables hommes de France,

et rarement ils accordoient ce suffrage à ceux qui n'étoient pas nés parmi eux. Peut-être même le Prince de Ligne est-il le seul étranger qui, dans le genre François, soit devenu modèle au lieu d'être imitateur. Il a fait imprimer beaucoup de morceaux utiles et profonds sur l'histoire et l'art militaire. Il a publié les vers et la prose que les circonstances de sa vie lui ont inspirés; il y a toujours de l'esprit et de l'originalité dans tout ce qui vient de lui, mais son style est souvent du style parlé, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il faut se représenter l'expression de sa belle physionomie, la gaîté caractéristique de ses contes, la simplicité avec laquelle il s'abandonne à la plaisanterie, pour aimer jusqu'aux négligences de sa manière d'écrire. Mais ceux qui ne sont pas sous le charme de sa présence, analysent comme un

auteur celui qu'il faut écouter en le lisant; car les défauts mêmes de son style sont une grâce dans sa conversation. Ce qui n'est pas toujours bien clair grammaticalement le devient par l'à-propos de la conversation, la finesse du regard, l'inflexion de la voix, tout ce qui donne enfin à l'art de parler mille fois plus de ressources et de charmes qu'à celui d'écrire.

Il est donc difficile de faire connoître par la lettre morte cet homme, dont les plus grands génies et les plus illustres souverains ont recherché l'entretien, comme leur plus noble délassement. Cependant, pour y parvenir autant qu'il étoit possible, j'ai choisi sa correspondance et ses pensées détachées. Il n'est aucun genre d'écrit qui puisse suppléer davantage à la connoissance personnelle. Un livre est toujours fait d'après un système

quelconque qui place l'auteur à quelque distance du lecteur. On ne peut bien deviner le caractère de l'écrivain, mais son talent même doit mettre un genre de fiction entre lui et nous. Les lettres et les pensées sur divers sujets que je publie aujourd'hui peignent à la fois la rêverie et la familiarité de l'esprit: c'est à soi et à ses amis que l'on parle ainsi: il n'y a point, comme dans La Rochefoucault, une opinion toujours la même, et toujours suivie. Les hommes, les choses. et les événemens ont passé devant le Prince de Ligne. Il les a jugés sans projet et sans but, sans vouloir leur imposer le despotisme d'un système; ils étoient ainsi, ou du moins ils lui paroissoient ainsi ce jour-là. Et s'il y a de l'accord et de l'ensemble dans ses idées, c'est celui que le naturel et la vérité mettent à tout.

Un dialogue entre un esprit fort et un capucin intéresse par l'art aimable avec lequel le Prince de Ligne fait retourner la plaisanterie contre l'incrédulité, et prête sa propre grâce au pauvre capucin, qui soutient la bonne cause. On remarque dans le récit des conversations du Prince de Ligne avec Voltaire et Rousseau le profond respect qu'il témoignoit pour la supériorité de l'esprit: il faut en avoir autant que lui pour n'être ni Prince ni Grand Seigneur avec les hommes de génie. Il savoit qu'admirer étoit plus noble que protéger; il étoit flatté de la visite de Rousseau, et ne craignoit point de lui montrer ce sentiment. C'est un des grands avantages d'un haut rang et d'un sang illustre, que le calme qu'ils donnent sur tout ce qui tient à la vanité; car, pour bien juger et la société et la nature, il faut

peut-être devoir de la reconnoissance à l'une et à l'autre.

Enfin la correspondance se rapprochant davantage de la conversation, on peut y suivre le Prince de Ligne dans sa vie active; on peut y apercevoir l'infatigable jeunesse de son esprit, l'indépendance de son âme et la gaîté chevaleresque qui lui étoit surtout inspirée par les circonstances périlleuses. Ses lettres sont adressées au Roi de Pologne, en lui rendant compte de deux entrevues avec le grand Roi de Prusse; à l'Impératrice de Russie, à l'Empereur Joseph II, à M. de Ségur, sur la guerre des Turcs; à Mad. de Coigny, pendant le fameux voyage de Crimée: ainsi, le sujet des lettres et les personnes auxquelles elles sont adressées inspirent un double intérêt. Le Prince de Ligne a connu Fréderic II, et surtout l'Impé-

ratrice de Russie, dans la familiarité d'une société intime, et ce qu'il en dit fait vivre dans cette société. Le portrait du Prince Potemkin qu'on trouve dans les lettres adressées à M. de Ségur, est véritablement un chef-d'œuvre. Il n'est point travaillé comme ces portraits qui servent plutôt à faire connoître le peintre que le modèle. Vous voyez devant vous celui que le Prince de Ligne vous décrit : il donne de la vie à tout, parce qu'il ne met de l'art à rien. Ceux qui le connoissent savent qu'il est impossible d'être plus étranger à toute espèce de calcul; ses actions sont toujours l'effet d'un mouvement spontané; il comprend les choses et les hommes par une inspiration soudaine, et l'éclair, plus encore que le jour, semble lui servir de guide.

Adoré par une famille charmante,

chéri par ses concitoyens, qui voient en lui l'ornement de leur ville, et s'en parent aux yeux des étrangers comme d'un don de la nature, le Prince de Ligne a prodigué sa vie dans les camps, par goût et par entraînement, bien plus que sa carrière militaire ne l'exigeoit. Il se croit né heureux, parce qu'il est bienveillant et pense qu'il plaît au sort comme à ses amis. Il jouit de la vie comme Horace, mais il l'expose comme s'il ne mettoit aucun prix à en jouir. Sa valeur a ce caractère brillant et impétueux qu'on a coutume d'attribuer à la valeur Françoise. On peut soupçonner que dans les dernières guerres le Prince de Ligne eût souhaité qu'on lui offrît plus souvent l'occasion d'exercer sa valeur Françoise contre les François: c'est la seule peine d'ambition qu'on aperçoive dans un homme dont il faudroit louer la phi-

losophie, s'il y en avoit à se contenter de plaire et de réussir toujours.

Il a perdu une grande fortune avec une admirable insouciance, et il a mis une fierté bien rare à ne rien faire pour réparer cette perte; enfin, le calme de son âme n'a été troublé qu'une fois, c'est par la mort de son fils aîné, tué en s'exposant dans les combats, comme son père. C'est en vain alors que le Prince de Ligne appeloit à son secours sa raison et même cette légèreté d'esprit qui, non-seulement sert à la grâce, mais quelquefois aussi peut distraire des peines de l'âme. Il étoit blessé au cœur; et ses efforts pour le cacher rendoient plus déchirantes encore les larmes qui lui échappoient. Cette crainte de paroître sensible quand on s'est permis quelquefois de plaisanter la sensibilité; cette pudeur de la tendresse paternelle dans un homme qui

n'avoit jamais montré aux autres que ses moyens de plaire et de captiver; tout ce contraste, tout ce mélange du sérieux et de la gaîté, de la plaisanterie et de la raison, de la légèreté et de la profondeur, font du Prince de Ligne un véritable phénomène: car l'esprit de société, à l'éminent degré où il le possède, donne rarement autant de grâces en laissant autant de qualités. On diroit que la civilisation s'est arrêtée en lui à ce point où les nations ne restent jamais, lorsque toutes les formes rudes sont adoucies, sans que l'essence de rien soit altéré.

Il va sans dire que l'éditeur ne prend point la liberté de combattre ni d'appuyer les opinions du Prince de Ligne sur divers sujets, manifestées dans ce recueil. On n'a voulu que rassembler quelques traits épars d'une conversation toujours variée, toujours piquante,

où les jeux de mots et les idées, la force et le badinage sont toujours à leur place, et conviennent à chaque jour, quoiqu'on en dise le lendemain. Le privilége de la grâce semble être de s'accorder également bien avec tous les genres, tous les partis et toutes les manières de voir. Elle ne touche à rien assez rudement pour blesser, ni même assez sérieusement pour convaincre, et jamais elle n'ébranle la vie qu'elle embellit.

Je pourrois continuer encore longtemps le portrait du Prince de Ligne, car on cherche mille tours divers pour peindre ce qui est inexprimable, un naturel plein de charmes. Mais après avoir essayé toutes les paroles, je devrois dire encore comme Eschine:—Si vous êtes étonné de ce que je vous raconte de lui, que seroit-ce si vous l'aviez entendu!



LETTRES ET PENSÉES DU PRINCE DE LIGNE.

LETTRES.

AU ROI DE POLOGNE, *pendant l'Année* 1785.

VOUS m'avez ordonné, Sire, de vous entretenir d'un des plus grands hommes de ce siècle. Vous l'admirez, quoique son voisinage vous ait fait assez de mal ; et, vous plaçant à la distance de l'histoire, tout ce qui tient à ce génie extraordinaire vous inspire une noble curiosité. Je vais donc vous rendre un compte exact des

moindres paroles que j'ai entendu dire moi-même au grand Frédéric. Rien n'est indifférent dans un tel récit, puisque tout sert à peindre le caractère. L'homme dont je parle et celui à qui je m'adresse donneront de l'intérêt à tout ce que je raconterai.

Je n'aime pas à parler de moi, et le *je* m'est odieux quand je m'en sers : à plus forte raison quand il faut le supporter des autres. Si je le prononce quelquefois dans ce récit, c'est que je suis obligé de parler de moi, en racontant ce que le Roi de Prusse m'a dit. Voici tout ce que je me rappelle et qui ne seroit peut-être pas digne d'être écrit s'il s'agissoit d'un autre. Un autre, à la vérité, ne diroit pas de ces choses-là : d'ailleurs, je le répète, les moindres petites paroles d'un homme comme celui-ci doivent être recueillies.

Par un hasard extraordinaire, en 1770, l'Empereur put se livrer à l'admiration personnelle qu'il avoit conçue pour le Roi de Prusse ; et ces deux grands Souverains furent assez bien ensemble pour se faire des visites. L'Empereur me permit d'y assister, et me présenta au Roi: c'étoit au camp de *Neustadt*, en Moravie. Je ne puis point me souvenir si j'eus, ou si je pris l'air embarrassé ; ce que je me rappelle fort bien, c'est que l'Empereur, qui s'en aperçut, dit au Roi, en parlant de moi : *Il a l'air timide, ce que je ne lui ai jamais vu : il vaudra mieux tantôt.* Il mit, à dire cela, de la grâce et de la gaîté, et ils sortirent ensemble du quartier-général pour aller, je crois, au spectacle. Le Roi, chemin faisant, quitta l'Empereur un instant pour me demander si ma lettre à *Jean-Jaques Rousseau* qui

avoit été imprimée dans les papiers publics étoit de moi? Je lui répondis: *Sire, je ne suis pas assez célèbre pour que l'on prenne mon nom.* Il sentit ce que je voulois dire. On sait qu'*Horace Walpole* prit celui du Roi pour écrire à Jean-Jaques la fameuse lettre qui contribua le plus à tourner la tête de cet éloquent et déraisonnable homme de génie.

En sortant du spectacle, l'Empereur dit au Roi de Prusse: *Voilà Noverre, ce fameux compositeur de ballets; il a, je crois, été à Berlin. Noverre* fit là-dessus une belle révérence de maître à danser. *Ah! je le connois,* dit le Roi; *nous l'avons vu à Berlin; il y étoit bien drôle; il contrefaisoit tout le monde, et nos danseuses surtout, à mourir de rire.* Noverre, peu content de cette manière de se souvenir de lui, fit encore une

belle révérence à la *troisième* position, et espéra que le Roi lui fourniroit de lui-même l'occasion d'une petite vengeance. *Vos ballets sont beaux*, lui dit-il; *vos danseuses ont de la grâce, mais c'est de la grâce engoncée. Je trouve que vous leur faites trop lever les épaules et les bras: car, Monsieur Noverre, si vous vous en souvenez, notre première danseuse de Berlin n'étoit pas comme cela.*—C'est pour cela qu'elle étoit à Berlin, Sire, répondit *Noverre.*

J'étois tous les jours prié à souper avec le Roi; la conversation s'adressoit trop souvent à moi. Malgré mon attachement pour l'Empereur, de qui j'aime à être le général, mais point le d'*Argens* ni l'*Algarotti*, je ne m'y livrois pas plus que de raison. Quand j'étois trop interpellé, il falloit bien répondre et continuer. D'ailleurs,

l'Empereur mettoit beaucoup du sien dans la conversation, et étoit peut-être plus à son aise avec le Roi, que le Roi ne l'étoit avec lui. Ils parloient un jour de ce qu'on pouvoit désirer d'être, et me demandèrent mon avis. Je leur dis :—que je voudrois être jolie femme jusqu'à trente ans, puis un général d'armée fort heureux et fort habile jusqu'à soixante : et, ne sachant plus que dire, pour ajouter cependant quelque chose encore, n'importe ce que cela devînt, cardinal jusqu'au quatre-vingt. Le Roi, qui aime à plaisanter sur le sacré collége, s'égaya là-dessus. L'Empereur lui fit bon marché de Rome et de ses suppôts. Ce souper-là fut un des plus gais et des plus aimables que j'aie jamais vus. L'Empereur et le Roi furent sans prétention et sans réserve ; ce qui n'arriva pas les autres jours ;

et l'amabilité de deux hommes aussi supérieurs, et souvent si étonnés de se trouver ensemble, étoit tout ce qu'on peut s'imaginer de plus agréable. Le Roi me dit de venir le voir la première fois que lui ou moi nous aurions trois ou quatre heures à nous.

Un orage comme il n'y en a jamais eu, un déluge, près duquel celui de Deucalion n'étoit qu'une pluie d'été, couvrit d'eau nos montagnes, et noya presque notre armée qui manœuvroit. Le lendemain fut moyennant cela un jour de repos. J'allai chez le Roi à neuf heures du matin, et j'y restai jusqu'à une heure seul avec lui ; il me parla de nos généraux ; je lui laissai dire, à lui-même, le bien que je pense des maréchaux de *Lacy* et *Loudon*, et je lui dis, pour les autres, qu'il valoit mieux parler des morts que des vivans ; que l'on ne peut jamais bien

juger un général à moins qu'il n'ait eu de hauts faits de guerre dans sa vie. Il me parla du maréchal *Daun*. Je lui dis que je croyois qu'il auroit été un grand homme contre les François, mais que contre lui, il n'avoit pas valu tout ce qu'il valoit, parce qu'il le voyoit toujours la foudre en main, comme Jupiter, pulvérisant son armée. Cela parut lui faire plaisir ; il me témoigna de l'estime pour le maréchal *Daun ;* il me dit du bien du général *Brentano*. Je lui demandai raison des éloges que je savois qu'il avoit donnés au général *Beck* * : *Mais je le croyois un homme de mérite.*—Je ne le crois pas, Sire ; il ne vous a pas fait grand mal.—*Il m'a pris quelquefois des magasins.*— Et il a laissé quelquefois échapper vos

* Tout ce qui est imprimé en caractères Italiques est du Roi ; le reste en caractères Romains, est de moi.

généraux.—*Je ne l'ai jamais battu.* —Il ne s'approchoit jamais assez pour cela ; et j'ai toujours cru que Votre Majesté ne paroissoit en faire cas que pour qu'on eût de la confiance en lui, et qu'on lui donnât des corps plus forts, dont elle auroit tiré bon parti. —*Savez-vous qui m'a appris le peu que je sais ? C'est votre ancien maréchal Traun ; voilà un homme, cela. Vous parliez tantôt des François ; font-ils des progrès ?*—Ils sont capables de tout en temps de guerre, Sire ; mais, pendant la paix, on veut qu'ils ne soient pas ce qu'ils sont, et on veut qu'ils soient ce qu'ils ne peuvent pas être.—*Mais quoi, disciplinés ? ils l'étoient du temps de M. de Turenne.*— Oh! ce n'est pas cela, ils ne l'étoient pas du temps de M. de Vendôme, et n'en gagnoient pas moins de batailles ! mais on veut qu'ils soient vos singes et

les nôtres, et cela ne leur va pas.—*C'est ce qui me semble; j'ai déjà dit de leurs faiseurs, qu'ils veulent chanter sans savoir la musique.*—Oh! cela est bien vrai; mais qu'on leur laisse leurs sons naturels: qu'on profite de leur valeur, de leur légèreté et de leurs défauts même; je crois que leur confusion en pourroit mettre dans l'ennemi.—*Mais, oui, sans doute, et qu'on les fasse soutenir.*—Je le crois, Sire, par les Suisses et les Allemands.—*C'est une brave et aimable nation que ces François; il est impossible de ne pas les aimer; mais, mon Dieu, qu'ont-ils fait de leurs gens de lettres? et quelle différence de ton parmi eux?* Voltaire *en avoit un excellent, par exemple:* d'Alembert, *que j'estime à bien des égards, fait trop de bruit, et veut faire trop d'effet dans la société; étoit-ce les gens de lettres qui donnoient de la grâce à la cour de*

Louis XIV, ou la recevoient-ils de tant de gens aimables qui la composoient? C'étoit le patriarche des Rois, celui-là. On en a dit quelquefois un peu trop de bien pendant sa vie; mais beaucoup trop de mal après sa mort.—Un roi de France, Sire, est toujours le Patriarche des gens d'esprit.—*Voilà le plus mauvais lot; ils ne valent pas le diable à gouverner. Il vaut mieux être Patriarche des Grecs, comme ma sœur l'Impératrice de Russie. Cela lui rapporte, et rapportera davantage. Voilà une religion, celle-là, qui comprend tant de pays et de nations différentes. Pour nos pauvres Luthériens, il y en a si peu que cela ne vaut pas la peine d'être leur Patriarche.*

—Cependant, Sire, si l'on y réunissoit les Calvinistes et toutes les petites sectes bâtardes, ce seroit un assez joli

poste.—Le Roi parut prendre feu à cela, et ses yeux s'animèrent. Cela ne dura pas quand je lui dis: Si l'Empereur étoit le Patriarche des Catholiques, la place aussi ne seroit pas mauvaise.—*Fort bien, voilà l'Europe partagée en trois Patriarches,* dit-il en riant: *j'ai tort d'avoir commencé; voyez où cela nous mène; il me semble que nos rêves ne sont pas comme ceux de l'homme de bien, ainsi que disoit M. le Régent. Si Louis XIV vivoit, il nous remercieroit.*

Toutes ces idées patriarchales possibles ou impossibles à réaliser, lui donnèrent un instant un air pensif, et presque de l'humeur.

Louis XIV ayant plus de jugement que d'esprit, cherchoit plutôt l'un que l'autre. C'étoit des hommes de génie qu'il vouloit et qu'il trouvoit. On ne pouvoit pas dire que Corneille, Bos-

suet, Racine et Condé fussent des hommes d'esprit.—Il y a de tout, Sire, dans ce pays-là, qui mérite réellement d'être heureux. On prétend que Votre Majesté a dit que si l'on vouloit faire un beau rêve il faudroit. . .—*Oui, c'est vrai, être Roi de France.*—Si François I et Henry IV étoient venus au monde après V. M., ils auroient dit : être Roi de Prusse.—*Dites-moi, je vous prie, n'y a-t-il donc plus personne à citer en France?*—Cela me fit rire : le Roi me demanda pourquoi. Je lui dis qu'il me faisoit penser au Russe à Paris, cette charmante petite pièce de vers de M. *de Voltaire*, et et nous nous en rappelâmes des choses charmantes qui nous firent rire tous les deux, Il me dit : *J'ai quelquefois entendu parler du Prince de Conti. Quel homme est-ce?*—C'est, lui dis-je, un composé de vingt ou trente

hommes. Il est fier, il est affable, ambitieux et philosophe tour à tour ; frondeur, gourmand, paresseux, noble, crapuleux, l'idole et l'exemple de la bonne compagnie ; n'aimant la mauvaise que par un libertinage de tête, mais y mettant beaucoup d'amour-propre ; généreux, éloquent, le plus beau, le plus majestueux des hommes ; une manière et un style à lui, bon ami, franc, aimable, instruit, aimant *Montagne* et *Rabelais,* ayant quelquefois de leur langage, tenant un peu de M. de *Vendôme* et du grand *Condé ;* voulant jouer un rôle, mais n'ayant pas assez de tenue dans l'esprit ; voulant être craint, et n'étant qu'aimé ; croyant mener le parlement, et être un duc de *Beaufort* pour le peuple, peu considéré de l'un, et peu connu de l'autre ; propre à tout et capable de rien. Cela est si vrai, ajoutai-je, que sa mère di-

soit un jour de lui : mon fils a bien de l'esprit. Oh ! il en a beaucoup ; on en voit d'abord une grande étendue, mais il est en obélisque ; il va toujours en diminuant, à mesure qu'il s'élève, et finit par une pointe comme un clocher.—Ce portrait parut amuser le Roi. Il falloit le captiver par quelque détail un peu piquant, sans cela il vous échappoit, ou ne vous donnoit plus le temps de parler. L'entretien commençoit d'ordinaire par les premiers mots assez vagues d'une conversation quelconque, mais il trouvoit moyen de les rendre intéressans : ce qu'on dit souvent de la pluie et du beau temps, devenoit tout de suite du sublime, et jamais on n'entendit de lui quelque chose de vulgaire. Il ennoblissoit tout, et les exemples des Grecs, des Romains, ou des généraux modernes, venoient bientôt dissiper

tout ce qui, chez un autre, seroit resté trivial et commun.—*Avez-vous jamais vu une pluie comme celle d'hier? Les bons catholiques de chez vous diront: Voilà ce que c'est que d'avoir un homme sans religion parmi nous: qu'est-ce que nous faisons de ce maudit Roi, tout au moins Luthérien? Car je crois réellement, que je vous ai porté guignon. Vos soldats auront dit: la paix est faite, et il faut encore que ce diable d'homme nous incommode.*—Il est sûr que si c'est V. M. qui en est la cause, cela est bien méchant. Cela n'est permis qu'à Jupiter, qui a toujours de bonnes raisons pour tout; et vous auriez fait comme lui, qui, après avoir fait périr les uns par le feu, voulut faire périr les autres par l'eau; mais enfin voilà le feu fini, et je ne m'attendois pas à en revenir.—*Je vous demande pardon, de vous en avoir si sou-*

vent tourmenté; j'en suis fâché pour toute l'humanité, mais quelle belle guerre d'apprentissage! J'ai fait assez de fautes pour vous apprendre à vous tous, jeunes gens, à valoir bien mieux que moi. Mon Dieu, que j'aime vos grenadiers! comme ils ont bien défilé en ma présence! Si le dieu Mars vouloit lever une garde pour sa personne, je lui conseillerois de les prendre sans choisir.—Savez-vous que j'ai été bien content de l'Empereur, hier au soir à souper. Avez-vous entendu ce qu'il m'a dit de la liberté de la presse, et de la gêne des consciences; il y aura bien de la différence entre lui et tous ses bons ancêtres.—Je suis persuadé qu'il n'aura de préjugés sur rien, et que V. M. est pour lui un grand livre d'instruction.—*Il a désapprouvé très-finement hier, sans faire semblant de rien, la ridicule censure de Vienne, et*

le trop d'attachement de sa mère, sans la nommer, pour certaines choses, qui ne font que des hypocrites. Mais à propos de cela, elle doit vous détester, cette Impératrice.—Hé bien, point du tout ; elle m'a grondé quelquefois de mes égaremens, mais très-maternellement ; elle me plaint, et, bien sûre que j'en reviendrai, elle me disoit, il y a quelque temps: *Je ne sais comment vous faites; vous étiez l'ami intime du père* Griffet, *l'Evêque de* Neustadt *m'a toujours dit du bien de vous, l'Archevêque de* Malines *aussi, et le Cardinal vous aime assez.*

Que ne puis-je me souvenir de cent choses lumineuses qui échappèrent au Roi dans cette conversation, qui dura jusqu'à ce que la trompette du quartier général nous annonçât qu'on avoit servi. Le Roi alla se mettre à table, et ce fut, je crois, ce jour-là, qu'on de-

manda pourquoi M. *de Laudon* n'étoit pas encore arrivé, et qu'il dit: *C'est contre son ordinaire. Autrefois il arrivoit souvent avant moi: permettez qu'il ait cette place près de moi, car j'aime mieux l'avoir à mes côtés que vis-à-vis.* Un autre jour, les manœuvres ayant fini de bonne heure, il y eut concert chez l'Empereur; malgré le goût du Roi pour la musique, il daigna me donner la préférence, et vint auprès de moi m'enchanter par la magie de sa conversation et les traits brillans, gais et hardis qui la caractérisent. Il me dit de lui nommer les officiers généraux et particuliers qui étoient là, et de lui dire ceux qui avoient servi sous le maréchal *Traun; car enfin,* me dit-il, *ainsi que je crois vous l'avoir déjà raconté, c'est mon maître; il me corrigeoit des écoles que je faisois.*— Votre Majesté fut bien ingrate: car

elle ne paya pas ses leçons; pour que cela fût ainsi qu'elle le dit, il falloit du moins se faire battre par lui, et je ne me ressouviens pas que cela soit arrivé.—*Je n'ai pas été battu, parce que je ne me suis pas battu.*—C'est ainsi que les plus grands généraux se sont souvent fait la guerre: on n'a qu'à voir les deux campagnes de 1674 et 75 de M. *de Montecuculli* et de M. *de Turenne*, le long de la Renchen.—*Il n'y a pas de différence de Traun au premier, mais quelle est grande, bon Dieu, de l'autre à moi!* Je lui montrai le comte d'*Althan*, qui avoit été adjudant-général, et le comte de *Pellegrini*. Il me demanda deux fois qui c'étoit et où il étoit, et me dit qu'il avoit la vue si basse que je devois le lui pardonner.—Mais cependant, Sire, lui dis-je, à la guerre vous l'aviez bien bonne et, si je m'en souviens bien, fort

étendue.—*Ce n'est pas moi*, me répondit le Roi; *c'étoit ma lunette*—En vérité, lui dis-je, j'aurois bein voulu la trouver; mais je crains bien qu'elle n'eût pas été mieux à mes yeux, que le sabre de *Scanderberg* à mon bras.—Je ne sais comment la conversation changea; mais je sais qu'elle devint si libre que, voyant arriver quelqu'un pour s'en mêler, le Roi l'avertit d'y prendre garde, et qu'il y avoit du risque de s'entretenir avec un homme condamné aux feux éternels par les théologiens. Je trouvai qu'il mettoit un peu trop de prix à sa damnation et s'en vantoit trop. Indépendamment de la mauvaise foi de messieurs les esprits forts, qui très-souvent craignent le diable de tout leur cœur, c'est de mauvais goût au moins de se montrer ainsi; et c'étoit avec des gens de mauvais goût qu'il avoit eus chez lui, comme un

Jordans, d'*Argens*, *Maupertuis*, *La Beaumelle*, *La Mettrie*, l'abbé *de Prades* et quelques lourds impies de son académie, qu'il avoit pris l'habitude de dire du mal de la religion et de parler dogme, Spinozisme, cour de Rome, etc. Je ne répondis plus toutes les fois qu'il en parla. Je pris un moment d'intervalle pendant qu'il se mouchoit, pour l'entretenir d'une affaire relative au cercle de Westphalie, et d'un petit comté immédiat que j'y ai. *Je ferai ce que vous voudrez*, me dit le Roi; *mais qu'en pense l'autre directeur, mon camarade, l'Electeur de Cologne?* Je ne savois pas, lui dis-je, Sire, que vous étiez un électeur ecclésiastique.—*Je le suis au moins pour mon compte de protestant.*—Cela ne fait pas notre compte à nous. Les bonnes gens croient que V. M. est leur protecteur.

Il étoit en train de me demander le nom de tous ceux qu'il voyoit. Je lui dis ceux de quantité de jeunes Princes qui entroient au service, et dont quelques-uns donnoient des espérances.— *Cela se peut,* me dit-il; *mais je crois qu'il faut quelquefois croiser les races en Empire. J'aime les enfans de l'amour: voyez le maréchal de Saxe, et mon Anhalt. Quoique je craigne bien que, depuis cette chute sur la tête, il ne l'ait plus aussi bonne qu'auparavant. J'en serois bien fâché pour lui et pour moi: c'est un homme rempli de talent.*

Je suis bien aise de me ressouvenir de ceci, parce que j'ai entendu dire à des sots dénigrans qui accusent le Roi de Prusse d'insensibilité, qu'il n'avoit point été touché de l'accident de l'homme qu'il paroissoit aimer le plus. Trop heureux encore, si l'on n'avoit dit que cela de lui. On le supposoit

jaloux du mérite de *Schwerin* et de *Keith*, et enchanté de les avoir fait tuer. C'est ainsi que les gens médiocres tâchent d'abaisser les grands hommes, pour diminuer l'espace immense qui les sépare d'eux.

Le Roi, par galanterie, s'étoit mis en blanc, ainsi que sa suite, pour ne pas nous apporter ce bleu que nous avions tant vu à la guerre: il avoit l'air d'être de notre armée et de la suite de l'Empereur. Il y eut, je crois, dans cette visite, de part et d'autre, un peu de personnalité, quelque méfiance; peut-être un commencement d'aigreur: ce qui arrive toujours, dit *Philippe de Commines*, aux entrevues des Souverains. Le Roi prenoit beaucoup de tabac d'Espagne; et comme il nettoyoit son habit du mieux qu'il pouvoit, il me dit: *Je ne suis pas assez propre pour vous, Messieurs; je ne*

suis pas digne de porter vos couleurs. L'air qu'il mit à cela me fit croire qu'il les saliroit encore par la poudre à canon, quand l'occasion s'en présenteroit.

J'oubliois une petite occasion que j'eus de faire valoir les deux monarques, l'un vis-à-vis de l'autre. Le Roi me dit : *J'ai été fort content aujourd'hui de l'alignement des têtes de vos colonnes, et de leur déploiement.*— Et moi, Sire, lui dis-je, du coup-d'œil de l'Empereur, qui y étoit lui-même, et ne s'est pas trompé d'un pas sur le terrain et les distances.—Il arriva dans ce moment, et demanda au Roi ce que je lui disois. *Je suis sûr*, dit celui-ci, *qu'il n'osera pas le répéter à V. M.; à peine en aurois-je le courage. C'est que nous étions du même avis sur le mouvement que vous faisiez faire ce matin vous-même aux houssards*

qui protégeoint les déploiemens, et V. M. les plaçoit au point juste où chaque répartition devoit achever d'entrer en front.—Le Roi gâta bientôt ce madrigal, et l'épigramme de son entrée en Bohême, quelques années après, étoit plus dans son genre. Le Roi étoit quelquefois trop cérémonieux; cela ennuyoit l'Empereur. Par exemple, je ne sais si c'étoit pour se montrer un Electeur discipliné; mais quand l'Empereur mettoit le pied dans son étrier, le Roi, prenoit son cheval par la bride; et quand l'Empereur passoit sa jambe pour entrer en selle, le Roi mettoit le pied dans son étrier; ainsi du reste. L'Empereur avoit l'air de meilleure foi, en lui témoignant beaucoup d'égards, comme un jeune Prince à un vieux Roi, et un jeune militaire au plus grand des généraux. Un jour de confiance ils

parlèrent politique ensemble. *Tout le monde ne peut pas avoir la même politique*, disoit le Roi; *elle dépend de la situation, de la circonstance, et de la puissance des Etats. Ce qui peut m'aller n'iroit pas à Votre Majesté: j'ai risqué quelquefois un mensonge politique.—Qu'est-ce que c'est que cela?* dit l'Empereur en riant.—*C'est par exemple*, reprit le Roi, aussi fort gaiement, *d'imaginer une nouvelle que je savois bien devoir être reconnue fausse au bout de vingt-quatre heures; mais n'importe, avant qu'on s'en fût aperçu, elle avoit déjà fait son effet.*

Quelquefois il y avoit des apparences de cordialité entre les deux souverains. On voyoit que *Frédéric II* aimoit *Joseph II*, mais que la prépondérance de l'Empire et le voisinage de la Bohême et de la Silésie arrêtoient le sentiment du Roi pour l'Empereur.

Vous vous ressouvenez, Sire, de leurs lettres au sujet de la Bavière, de leurs complimens, de l'explication qu'ils eurent sur leurs intentions; explication qui se faisoit avec politesse, et que de politesse en politesse le Roi entra en Bohême.

Autre Lettre AU ROI DE POLOGNE, *vers la Fin de* 1786.

PUISQUE V. M. veut encore perdre un quart d'heure du temps qu'elle emploie si bien à gagner l'amour de tous ceux à qui elle daigne se faire connoître, voici ma seconde entrevue. Toute cela n'est piquant que pour vous, Sire, qui avez connu le Roi, et qui découvrez dans des mots, simples pour un autre, des traits de caractère. On n'y voit jamais la confiance,

ou tout au moins la bonhomie qui caractérise Votre Majesté. On peut, avec elle, se permettre de l'abandon ; mais, avec le Roi de Prusse, il faut être toujours sous les armes pour riposter et garder un juste milieu entre une petite attaque et une grande défense. Je vais au fait, et je vous parlerai de lui pour la dernière fois.

Il m'avoit fait promettre de venir à Berlin ; je me hâtai d'y aller d'abord après cette petite guerre qu'il appeloit *un procès pour lequel il étoit venu en huissier*, disoit-il, *faire une exécution* : le résultat en fut pour lui, comme on sait, beaucoup de dépenses d'hommes, de chevaux et d'argent ; quelque apparence de bonne foi et de désintéressement ; peu d'honneur dans la guerre, un peu d'honnêteté en politique, et beaucoup d'amertume contre nous. Le Roi commença, sans savoir pour-

quoi, à défendre aux officiers Autrichiens de mettre le pied dans ses états sans une permission expresse signée de sa main : même défense de la part de notre Cour pour les officiers Prussiens ; et gêne des deux côtés, sans profit ni raison. Je suis confiant, moi : je crus n'avoir pas besoin de permission, et je crois encore que je pouvois m'en passer. Mais l'envie d'avoir une lettre du grand *Frédéric*, plutôt que la crainte d'être mal reçu, m'engagea à lui écrire. Ma lettre étoit brûlante de mon enthousiasme, de mon admiration et de la chaleur de mon sentiment pour cet être sublime et extraordinaire, et me valut trois réponses charmantes de sa part. Il me donnoit en détail presque ce que je lui avois donné en gros, et ce qu'il ne pouvoit pas me rendre en admiration, puisque je ne me souviens pas

d'avoir gagné de bataille, il me l'accordoit en amitié. De peur de me manquer, il m'avoit écrit de Potsdam à Vienne, à Dresde et à Berlin. En attendant midi, pour lui être présenté avec mon fils *Charles* et M. *de Lille*, je vis la parade, et je fus bientôt entouré et escorté jusqu'au château par des déserteurs Autrichiens, et surtout de mon régiment, qui me caressoient presque, et me demandoient pardon de m'avoir quitté.

L'heure de la présentation sonna. Le Roi me reçut avec un charme inexprimable. La froideur militaire d'un quartier-général se changea en accueil doux et bienveillant. Il me dit *qu'il ne me croyoit pas un fils aussi grand.* Il est même marié, Sire, depuis un an.—*Oserois-je vous demander avec qui?* (Il avoit souvent cette expression, et aussi: *si vous me permet-*

tez d'avoir l'honneur de vous dire.) Avec une Polonoise, une Massalska. —*Comment une Massalska? Savez-vous ce que sa grand-mère a fait?* Non, Sire, lui dit *Charles.*—*Elle mit le feu au canon au siége de Dantzic; elle tira et fit tirer, et se défendoit lorsque son parti, qui avoit perdu la tête, ne songeoit qu'à se rendre.*—C'est que les femmes, dis-je alors, sont indéfinissables: fortes et foibles, tour à tour; indiscrètes, dissimulées, elles sont capables de tout.—Sans doute, dit Mr. *de Lille*, fâché de ce qu'on ne lui avoit encore rien dit, et avec une familiarité qui ne devoit pas réussir; —sans doute, voyez. . . dit-il: le Roi l'interrompit. Je citai bientôt quelques traits à l'appui de mon opinion, comme celui de la femme *Huchet*, au siége d'Amiens. Le Roi fit un petit tour à Rome et à Sparte: il aimoit à

s'y promener. Après une demi-seconde de silence, pour faire plaisir à *de Lille*, je dis au Roi que M. de Voltaire étoit mort dans ses bras. Cela fit que le Roi lui adressa quelques questions : il répondit un peu trop longuement, et s'en alla ; et *Charles* et moi nous restâmes à dîner. C'est là, pendant cinq heures tous les jours, que la conversation encyclopédique du Roi acheva de m'enchanter. Beaux-arts, guerre, médecine, littérature et religion, philosophie, morale, histoire et législation passoient tour-à-tour en revue. Les beaux siècles d'Auguste et de Louis XIV ; la bonne compagnie des Romains, des Grecs et des François ; la chevalerie de François I, la franchise et la valeur de Henri IV ; la renaissance des lettres, et leur révolution depuis Léon X ; des anecdotes sur les gens d'esprit d'autrefois, leurs

inconvéniens ; les écarts de Voltaire, l'esprit susceptible de Maupertuis, l'agrément d'Algarotti, le bel esprit de Jordans ; l'hypocondrie du marquis d'Argens, que le Roi se plaisoit à faire coucher pendant vingt-quatre heures, en lui disant seulement qu'il avoit mauvais visage: que sais-je, enfin? tout ce qu'il y avoit à dire de plus varié et de plus piquant, c'étoit ce qui sortoit de sa bouche, avec un son de voix fort doux, assez bas, et aussi agréable que le mouvement de ses lèvres qui avoit une grâce inexprimable: c'est ce qui faisoit, je crois, qu'on ne s'apercevoit pas qu'il fût, ainsi que les héros d'Homère, un peu babillard, mais sublime. La voix, le bruit et les gestes des bavards leur valent souvent cette réputation: car on ne pouvoit certainement pas trouver un plus grand parleur que le Roi ; mais on

étoit charmé qu'il le fût. Accoutumé à causer avec le marquis *de Lucchesini*, seulement devant quatre ou cinq généraux qui ne savoient pas le François, il se dédommageoit ainsi de ses heures de travail, de lecture, de méditation et de solitude.

Encore, me disois-je, à moi-même, il faudra bien que je dise un mot : il venoit de nommer *Virgile*.— Quel grand poète ! Sire ; mais quel mauvais jardinier !—*A qui le dites-vous?* répondit le Roi : *n'ai-je pas voulu planter, semer, labourer, piocher, les Géorgiques à la main? Mais, Monsieur*, me disoit mon homme, *vous êtes une bête, et votre livre aussi : ce n'est pas ainsi qu'on travaille. Ah ! mon Dieu, quel climat ! croiriez-vous que Dieu, ou le soleil me refuse tout? voyez mes pauvres orangers, mes oliviers, mes citronniers ; tout cela meurt de*

faim.—Il n'y a donc que les lauriers qui poussent chez vous, Sire, à ce qu'il me semble.—Le Roi me fit une mine charmante; et, pour détourner la fadeur par une bêtise, j'ajoutai bien vite: et puis, Sire, il y a trop de grenadiers dans ce pays-ci; cela mange tout.—Et le Roi se mit à rire, parce qu'il n'y a que les bêtises qui fassent rire.

Un jour j'avois retourné une assiette pour voir dequelle porcelaine elle étoit.—*D'où la croyez-vous?*—Je la crois de Saxe; mais au lieu de deux épées, je n'en vois qu'une, qui les vaut bien.—*C'est un sceptre.*—J'en demande pardon à Votre Majesté, mais il ressemble si fort à une épée qu'on pourroit bien s'y méprendre.—Et, en vérité, cela étoit vrai de toutes les manières. On sait que c'est la marque de la porcelaine de Berlin. Comme le Roi faisoit quelquefois le Roi, et comme il se

croyoit quelquefois bien magnifique lorsqu'il prenoit une canne et une boîte avec quelques petits vilains diamans qui couroient l'un après l'autre, je ne sais pas trop si ma petite allégorie lui plut infiniment.

Un jour, comme j'arrivois chez lui, il vint à moi, et me dit: *Je tremble de vous annoncer une mauvaise nouvelle. On vient de m'écrire que le Prince Charles de Lorraine est à toute extrémité.* — Il me regarda pour voir l'effet que cela faisoit sur moi; et, remarquant quelques larmes qui s'échappèrent de mes yeux, il changea, par les transitions les plus douces, de conversation; me parla de guerre, et puis du Maréchal de *Lacy.* Il me demanda de ses nouvelles et me dit: *C'est un homme du plus grand mérite.* Mercy, *chez vous, autrefois;* Puysegur, *chez les François, avoient*

quelques idées des marches et des campemens; on voit par la castramétation d'Hygin, que les Grecs s'en étoient aussi fort occupés; mais votre maréchal surpasse les anciens, les modernes, et tous les plus fameux qui s'en mêlèrent. Aussi, tout le temps qu'il a été votre quartier-maître-général, si vous voulez me permettre de vous en faire faire la remarque, je n'ai pas eu le plus petit avantage. Rappelez-vous les deux campagnes de 1758 *et* 1759: *tout vous a réussi. Ne serai-je donc jamais débarassé de cet homme-là, me disois-je souvent? il fallut pourtant le récompenser: il le fut, on le fait Feldzeug-meister; on lui donne un corps trop fort pour me harceler, trop foible pour me résister. Il se tire malgré cela de mes mains, et de tous les obstacles possibles, par la savante campagne de* 1760. *Un autre le remplaça.*

Cela n'est peut-être pas mauvais pour moi, dis-je alors : il y aura quelque occasion; je l'ai cherchée, je l'ai trouvée à Torgau. Le Roi ne fit jamais un plus beau panégyrique de personne: car il le motivoit, en convenant que c'étoit M. *de Lacy* qui avoit nettoyé la Moravie, la Bohême, la Lusace et la Saxe; et assurément le Roi ne savoit pas que je lui fusse attaché comme je le suis: d'ailleurs, il n'y a jamais de compliment quand on cite des faits.

Le lendemain le Roi vint me dire, dès qu'il me vit, et avec l'air le plus pénétré :—*Si vous devez apprendre la perte d'un homme qui vous aimoit, et qui honoroit l'humanité, il vaut mieux que ce soit de quelqu'un qui la sent aussi vivement que moi. Le pauvre Prince Charles n'est plus. D'autres sont faits peut-être pour le remplacer dans votre cœur, mais peu de Princes le rempla-*

ceront pour la beauté de son âme et pour toutes ses vertus. En me disant cela, son attendrissement devint extrême. Je lui dis :—Les regrets de V. M. sont une consolation : et elle n'a pas attendu sa mort pour dire du bien de lui. Il y a de beaux vers à son sujet dans le poème sur l'art de la guerre. —Mon émotion me troubloit malgré moi ; cependant je les lui rappelai.

L'homme de lettres parut me savoir gré de ce que je les savois par cœur. *Son passage du Rhin est une très-belle chose,* me dit-il ; *mais le pauvre Prince dépendoit de tant de gens : je n'ai jamais dépendu que de ma tête, quelquefois trop pour mon bonheur ; il étoit mal servi, assez peu obéi : ni l'un ni l'autre ne m'est jamais arrivé. Votre général* Nadasdy *m'a paru un grand général de cavalerie.*—Comme je n'étois pas de son avis, je me contentai

de dire qu'il étoit bien brillant et bien beau aux coups de fusil, et qu'il auroit mené ses houssards dans l'enfer, tant il savoit les animer.—*Qu'est devenu un brave colonel qui a fait le diable à Rosbach? Ah! c'étoit, je crois, le marquis de* Voghera. . . . *Oui, c'est cela, car je demandai son nom après la bataille.*—Il est général de cavalerie.—*Pardi, il falloit avoir bien envie de se battre pour charger ce jour-là, comme vos deux régimens de cuirassiers, et je crois aussi vos houssards: car la bataille étoit perdue avant de la commencer.*—A propos de M. *de Voghera*, j'ignore si V. M. sait ce qu'il fit avant de charger: c'est un homme bouillant, inquiet, toujours pressé, et qui a quelquefois de cet ancien bon genre chevaleresque: voyant que son régiment n'arrivoit pas assez vite, il courut en avant, et s'approchant assez

près du commandant du régiment de cavalerie Prusienne, à qui il en vouloit, il le salua comme à l'exercice: l'autre le lui rendit, et ils s'attaquèrent ensuite comme des enragés. — *C'est d'un fort bon genre; je voudrois connoître cet homme, je l'en remercierois: votre* M. de Ried, *avoit donc le diable au corps, de faire avancer les braves dragons qui ont porté votre nom avec tant de gloire si long-temps, entre trois de mes colonnes.* Il m'avoit fait la même question au camp de *Neustadt*, et j'avois eu beau lui dire que ce n'étoit pas M. de Ried, qu'il ne les avoit pas sous ses ordres; que le Maréchal *Daun* n'auroit pas dû les envoyer dans le bois d'*Eilenbourg*, et qu'on n'auroit pas dû leur commander d'y faire halte, sans envoyer seulement à l'avance une patrouille: le Roi ne pouvoit pas souffrir notre général *Ried*, qui lui avoit

déplu comme Ministre à *Berlin*, et il mettoit tout sur le compte des gens qu'il n'aimoit pas.—*Quand je pense à ces diables de camps de Saxe, ce sont des citadelles inattaquables : si* M. de Lacy *avoit encore été quartier-maître-général à* Torgau, *je n'aurois pas essayé de l'attaquer; mais je vis bien tout de suite que le camp étoit mal pris.* La bonne réputation des camps donne quelquefois envie de les essayer. Par exemple, j'en demande pardon à V. M., mais j'ai toujours cru qu'elle auroit fini par tenter celui de *Plauen*, si la guerre avoit duré.—*Oh! non, en vérité; il n'y avoit pas moyen.*—V. M. ne croit-elle pas qu'avec une bonne batterie sur la hauteur de *Dolschen*, qui nous commandoit, quelques bataillons les une derrière les autres dans le ravin, pendant la nuit, attaquant un quart d'heure avant le jour, et don-

nant une espèce d'assaut à notre camp entre Coschutz et Guttersée, où j'ai remarqué vingt fois qu'on pouvoit avoir un front de trois bataillons; V. M., dis-je, ne croit-elle pas qu'elle auroit emporté cette batterie, presqu'invincible, ce boulevard, notre pis-aller, et au moins notre asile.—*Et votre batterie du* Windberg, *qui auroit fouaillé mes pauvres bataillons dans votre ravin.*—Mais, Sire, la nuit.—*Oh! on ne pouvoit manquer personne; ce grand fond depuis* Bourg, *et même* Postchappel *eût été une gouttière sur nous: vous voyez bien que je ne suis pas aussi brave que vous le pensez.*

L'Empereur étoit parti pour son entrevue avec l'Impératrice de Russie: cette entrevue ne plaisoit pas au Roi; et pour défaire le bien qu'elle nous avoit fait, il envoya tout de suite à Pétersbourg, fort maladroitement, le Prince

Royal : il se doutoit que la cour de Russie alloit lui échapper ; et je mourois de peur qu'au milieu de ses bontés, il ne se souvînt que j'étois Autrichien. Comment, me disois-je, pas une seule épigramme sur nous, sur notre maître ? Quel changement !

Le brise-raison *Pinto*, à table, dit un jour à son voisin : L'Empereur est un grand voyageur ; il n'y en a jamais eu qui ait été plus loin que lui. *Je vous demande pardon, Monsieur,* dit le Roi ; *Charles Quint alla en Afrique : car il y gagna la bataille d'Oran.* Et, se retournant vers moi, sans que je pusse deviner s'il y avoit de la plaisanterie, ou seulement de l'historique dans cela, il me dit : *L'Empereur est plus heureux que Charles XII ; il est entré comme lui par* Mohilow ; *mais il me semble qu'il ira à* Moscow. Le même *Pinto* disoit

un jour au Roi, embarrassé de savoir qui il enverroit dans les pays étrangers comme ministre: Pourquoi ne songez-vous pas à M. de *Lucchesini*, qui est un homme d'esprit? *C'est pour cela, répond le Roi, que je veux le garder; je vous enverrai plutôt que lui, ou un ennuyeux comme M. un tel*:—et il le nomma tout de suite ministre, je ne sais où.

M. de Lucchesini, par l'agrément de sa conversation, faisoit valoir celle du Roi. Il savoit sur quoi il lui étoit agréable de la faire tomber; et ensuite il savoit écouter, ce qui n'est pas aussi aisé qu'on le croit, et ce qu'un sot n'a jamais su. Il étoit aussi agréable à tout le monde qu'à S. M., par ses manières séduisantes et la grâce de son esprit: *Pinto*, qui n'avoit rien à risquer, se permettoit tout.—Demandez, Sire, au Général Autrichien, tout

ce qu'il m'a vu faire lorsque j'étois au service de l'Empereur.—Un feu d'artifice pour mon mariage, n'est-il pas vrai, mon cher *Pinto?—Faites-moi l'honneur de me dire*, interrompit le Roi, *s'il a réussi?*—Non, Sire; cela alarma même tous mes parens, qui croyoient que c'étoit un mauvais signe. M. le Major, que voilà, avoit imaginé de joindre deux cœurs enflammés, image très-neuve de deux époux. La coulisse sur laquelle ils devoient se glisser manqua. Le cœur de ma femme partit, et le mien resta là.—*Vous le voyez*, Pinto; *vous ne valiez pas mieux chez eux que chez moi.*—Oh! Sire, dis-je alors, V. M. depuis ce temps-là, lui doit des dédommagemens pour les coups de sabre qu'il a reçus à la tête. Le Roi me dit: *Il n'en a que trop.* Pinto, *ne vous ai-je pas envoyé hier de mon bon miel de*

Prusse?—Oh! sûrement, dit *Pinto;* c'est pour le faire connoître: si V. M. pouvoit parvenir à en avoir le débit, elle seroit le plus grand Roi de la terre: car il n'y a que cela dans votre royaume; mais il y en a beaucoup. *Savez-vous,* me dit le Roi, un jour, *que j'ai été à votre service? J'ai fait mes premières armes pour la maison d'Autriche. Mon Dieu! comme le temps se passe!* Il avoit une manière de mettre les mains ensemble, en disant ces mots *Mon Dieu!* qui lui donnoit tout-à-fait l'air bon homme, et extrêmement doux. *Savez-vous que j'ai vu luire les derniers rayons du génie du Prince Eugène?*—C'est peut-être à ces rayons que le génie de Votre Majesté s'est allumé. *Eh! Mon Dieu. qui pourroit valoir le Prince Eugène?* —Celui qui vaut mieux, par exemple, qui auroit gagné douze batailles.—Il

prit son air modeste. J'ai toujours dit qu'il est aisé de l'être quand on est en fonds. Il ne fit pas semblant de me comprendre, et me dit : *Quand la cabale que pendant quarante ans le Prince Eugène a toujours eue contre lui dans son armée vouloit lui nuire, elle profitoit du temps où ses esprits, assez recueillis, le matin, s'étoient un peu dissipés par les fatigues de la journée; c'est ainsi qu'on lui a fait entreprendre sa mauvaise marche sur Mayence.*

—Vous ne m'apprendrez rien sur votre compte, Sire, lui dis-je ; je sais tout ce que V. M. a fait, et même tout ce qu'elle a dit ; je puis lui raconter ses voyages à Strasbourg, en Hollande, et ce qui se passa dans un bateau. A propos de cette campagne sur le Rhin, un de nos vieux généraux, que je fais souvent parler, comme on

lit un vieux manuscrit, me raconta qu'il fut bien étonné de voir un jeune officier Prussien qu'il ne connoissoit pas, dire à un général du feu Roi, qu'il expédioit verbalement l'ordre de ne pas aller au fourrage—Et moi, Monsieur, je vous ordonne d'y aller; notre cavalerie en a besoin: en un mot, je le veux.—*Vous me voyez trop en beau,* dit le Roi; *demandez à ces messieurs, et mes humeurs, et mes caprices. Ils vous en diront de belles sur mon compte.*

Nous revînmes aux anecdotes cachées, ou consignées dans très-peu d'ouvrages.—Je me suis bien amusé, dis-je au Roi, de tout plein de livres, vrais ou faux, écrits par des réfugiés et qu'on ne connoît peut-être pas en France.—*Où avez-vous trouvé toutes ces belles choses-là? cela m'amuseroit le soir, plus que la conversation d'un*

docteur de Sorbonne que j'ai ici, et que je tâche de convertir.—J'ai trouvé tout cela, lui dis-je, dans une bibliothèque de Bohême, qui m'a désennuyé pendant deux hivers.—*Comment donc? deux hivers en Bohême! que diable faisiez-vous là? Y a-t-il longtemps?*—Non, Sire; il y a un ou deux ans: je m'étois retiré là pour lire à mon aise.—Il sourit, et eut l'air de me savoir bon gré de ce que je ne lui nommai pas cette petite guerre de 1778, dont il me sembla qu'il n'aimoit pas à parler; et, voyant bien que c'étoit pendant mes quartiers d'hiver que j'avois été en Bohême, il fut satisfait de ma retenue. Comme c'étoit un vieux sorcier qui devinoit tout, et dont le tact étoit le plus fin qu'il y ait jamais eu, il s'aperçut que je ne voulois pas lui dire que je trouvois Berlin changé depuis que j'y avois

été. Je n'avois garde de lui rappeler que j'étois de ceux qui s'en étoient emparés en 1760, sous les ordres de M. de Lacy: c'étoit pour lui avoir parlé de l'autre prise de Berlin par le maréchal Haddik, que le Roi avoit pris M. de Ried en guignon.

A propos du docteur de Sorbonne avec qui il disputoit tous les jours: *Faites-moi avoir un évêché pour lui*, me dit-il une fois.—Je ne crois pas, lui répondis-je, que ma recommandation et celle de V. M. puissent lui être utiles chez nous. *Oh! non*, dit le Roi, *j'écrirai à l'Impératrice de Russie pour ce pauvre diable: car il commence à m'ennuyer. Il s'avise d'être Janséniste. Mon Dieu, que les Jansénistes d'à présent sont bêtes! Il ne falloit pas détruire le foyer de leur génie, ce Port-Royal, tout exagéré qu'il étoit. C'est qu'il ne faut rien*

détruire! Pourquoi a-t-on détruit aussi les dépositaires des grâces de Rome et d'Athènes, ces excellens professeurs des humanités, et peut-être de l'humanité, les ci-devant Révérends! L'éducation y perdra; mais comme mes frères les Rois Catholiques, très-chétiens, très-fidèles et apostoliques, le sont chassés: moi, très-héritique, j'en ramasse tant que je puis: et l'on me fera peut-être la cour pour en avoir; je conserve la race, et je disois aux miens l'autre jour: Un Recteur comme vous, mon Père, je puis très-bien le vendre 300 *écus; vous, Révérend Père Provincial,* 600; *ainsi des autres à proportion: quand on n'est pas riche, on fait des spéculations.*

Faute de mémoire et d'occasions de voir plus souvent et plus long-temps le plus grand homme qui ait jamais existé, je suis obligé de m'arrêter. Il n'y a pas un mot dans tout

cela qui ne soit de lui: et ceux qui l'ont vu y retrouveront sa manière. C'est tout ce que je veux pour le faire connoître à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le voir. Ses yeux, trop durs dans ses portraits, mais tendus par le travail du cabinet et les fatigues de la guerre, s'adoucissoient en écoutant ou en racontant quelque trait d'élévation ou de sensibilité. Jusqu'à sa mort, et peu de temps encore auparavant, malgré bien des petites légèretés qu'il a su que je m'étois permises en parlant ou en écrivant, et qu'il n'a sûrement attribuées qu'à mon devoir, qui étoit opposé à ses intérêts, il a daigné m'honorer des marques de son souvenir, et il a chargé souvent ses ministres de Paris et de Vienne de m'assurer de sa bienveillance.

Je ne crois plus aux tremblemens de terre et aux éclipses de la mort de

César, puisqu'on n'en a pas éprouvé à la mort de *Frédéric le Grand.*

Je ne sais si de grands phénomènes de la nature, Sire, annonceroient le jour où vous cesseriez de régner; mais c'est un phénomène dans le monde qu'un Roi qui gouverne une République, en se faisant obéir et respecter pour lui-méme, autant que par ses droits.

Lettres à Mad. La Marquise de C., *pendant l'Année* 1787.

LETTRE I.

De Kiovie.

Savez-vous pourquoi je vous regrette, Madame la Marquise? C'est que vous n'êtes pas une femme comme une autre, et que je ne suis pas un homme comme un autre: car je vous apprécie mieux que ceux qui vous en-

tourent. Et savez-vous pourquoi vous n'êtes pas une femme comme une autre? C'est que vous êtes bonne, quoique bien des gens ne le croient pas. C'est que vous êtes simple, quoique vous fassiez toujours de l'esprit, ou plutôt que vous le trouviez tout fait. C'est votre langue: on ne peut pas dire que l'esprit est dans vous; mais vous êtes dans l'esprit. Vous ne courez pas après l'épigramme: c'est elle qui vient vous chercher. Vous serez, dans cinquante ans, une Madame du Defant pour le piquant, une Madame Geoffrin pour la raison, et une Maréchale de Mirepoix pour le goût. A vingt ans vous possédez le résultat des trois siècles qui composent l'âge de ces Dames. Vous avez la grâce des élégantes, sans en avoir pris l'état. Vous êtes supérieure, sans alarmer personne que les sots. Il y a déjà autant de grands

mots de vous à citer, que de bons mots. *Ne point prendre d'amans, parce que ce seroit abdiquer*, est une des idées les plus profondes et les plus neuves. Vous êtes plus embarrassée qu'embarrassante ; et quand l'embarras vous saisit, un certain petit murmure rapide et abondant l'annonce le plus drôlement du monde : comme ceux qui ont peur des voleurs chantent dans la rue. Vous êtes la plus aimable femme et le plus joli garçon, et enfin ce que je regrette le plus.

Ah ! bon Dieu! quel train! quel tapage! que de diamans, d'or, de plaques et de cordons, sans compter le Saint-Esprit ! Que de chaînes, de rubans, de turbans et de bonnets rouges, fourrés ou pointus! ceux-ci appartiennent à des petits magots qui remuent la tête comme ceux de votre

cheminée, et qui ont le nez et les yeux de la Chine. Ils s'appellent des Lesghis, et sont venus en députation, ainsi que plusieurs autres sujets des frontières de la grande muraille de cet empire Chinois et de celui de Perse et de Byzance. C'est un peu plus imposant que quelques députés du Parlement ou des Etats d'une petite ville qui viennent de vingt lieues, par le coche, à Versailles, pour faire une sote représentation.

Louis XIV auroit été jaloux de sa sœur Catherine II, ou il l'auroit épousée pour avoir tout au moins un beau lever. Les fils des Rois du Caucase, d'Héraclius, par exemple, qui sont ici, lui auroient fait plus de plaisir que cinq ou six vieux chevaliers de Saint-Louis. Vingt Archevêques, quoiqu'un peu malpropres, avec des barbes presque jusqu'aux genoux, sont

plus pittoresques que le petit collet d'un aumônier du Roi. L'escorte d'ouhlans d'un grand seigneur Polonois qui va voir son voisin à une demi-lieue de chez lui, a meilleur air que les Hoquetons à cheval qui précèdent le triste carrosse et les six rosses d'un homme à rabat et à grande perruque: et les sabres étincelans, avec des poignées en pierreries, sont plus imposans que les gaules blanches des grands-officiers du Roi d'Angleterre.

L'Impératrice m'a reçu comme si, au lieu de six ans, je ne l'avois quittée qu'il y a six jours. Elle m'a rappelé mille choses dont les souverains seuls peuvent se ressouvenir: car ils ont tous de la mémoire.

Il y en a ici pour tout le monde, pour tous les genres: grande et petite politique; grandes et petites intrigues; grande et *petite Pologne.* Quelques

fameux de ce pays-là qui se trompent, que l'on trompe, ou qui en trompent d'autres, tous fort aimables, moins cependant que leurs femmes, veulent être sûrs que l'Impératrice ne sait pas qu'ils l'ont insultée dans les aboiemens de la dernière diète. Ils cherchent un regard du prince Potemkin, difficile à rencontrer: car le Prince tient du borgne et du louche. Les femmes sollicitent le ruban de Ste. Catherine, pour l'arranger avec coquetterie et faire enrager leurs amies et leurs parentes. On désire et on craint la guerre. On se plaint des Ministres d'Angleterre et de Prusse, qui y excitent les Turcs: et on les agace continuellement. Moi, qui n'ai rien à risquer, et peut-être quelque gloire à acquérir, je souhaite la guerre de tout mon cœur; et puis je me dis: puis-je souhaiter ce qui expose à tant de

malheurs? Alors je ne le désire plus, et puis un reste de fermentation dans le sang m'y ramène: un reste de raison s'y oppose. Ah! mon Dieu, ce que c'est que de nous! Il faudra peut-être vous écrire.

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.
Dans la nuit du tombeau je suis prêt à descendre.

Cette idée m'afflige, car je veux vous revoir. Vous me tenez bien plus à cœur que tout Paris ensemble. Ne voilà-t-il pas qu'on vient me chercher pour un feu d'artifice qui coûte, m'a-t-on dit, 40,000 roubles. Ceux de votre conversation ne sont pas si chers, et ne laissent pas après eux la tristesse et l'obscurité qui suit toujours les autres: j'aime mieux vos girandoles et votre genre de décoration.

LETTRE II.

De ma Galère.

Voila le sort, Madame la Marquise. Je vous ai laissée au milieu d'une douzaine d'adorateurs qui ne vous entendent pas; et moi, qui sais vous comprendre, je ne vous entendrai pas de long-temps. Me voici à 1200 lieues de vos charmes, mais toujours près de votre esprit, qui vient sans cesse se retracer à ma mémoire. Je vous vois envoyer un de ces messieurs pour faire mettre vos chevaux, vous impatienter du compte qu'il vous rend des siens; accabler un autre d'épigrammes et de plaisanteries; permettre à un quatrième de vous suivre au spectacle; encourager un cinquième dans son amour malheureux; ne point désespérer le fougueux qui prend sa vic-

lence pour de la passion, et qui espère vous séduire en vous disant qu'il fait sauter des fossés à son régiment: je vous vois enfin faire des frais pour un ou deux qui vous comprennent ; mettre votre esprit à fonds perdu avec les autres: mais je ne vois pas votre cœur en jeu dans tout cela. Deux ou trois menteurs de profession vous font des contes, dont vous n'êtes pas la dupe. Deux ou trois faiseurs se flattent de vous faire prendre leur parti dans les affaires qui commencent à s'embrouiller. Vous ne prenez que le parti des gens qui vous amusent: et vous adoptez pour opinions politiques celles qui vous inspirent les mots les plus piquans et les plus spirituels. Vous vous moquez du *tiers* et du quart: car il me semble que j'ai déjà entendu prononcer ce mot souligné à quelques-uns de vos ennuyeux Notables.

Les grands hommes de l'Amérique vous paroissent petits en Europe ; je ne les trouve pas non plus comme le vin de Bordeaux, qui n'a, pour être bon, qu'à passer la mer. Deux de vos adorateurs ont beau faire les bêtes pour vous convaincre de la passion que vous leur inspirez, un petit bout d'oreille les décèle encore comme plus aimables qu'aimans. Si, pour faire les aimables et les bons, ils ne donnent pas bientôt à gauche, rappelez-moi à leur souvenir. Si celui à côté de qui je suis logé s'égare jamais, ce sera par de bons motifs : et lui seul méritera de l'indulgence. Ce cher Ségur n'est séparé de moi dans cette galerie que par une cloison. Comme nous parlons de vous ! Comme je lui dis du mal de quelques personnes dont il pense du bien, et à qui il est si supérieur ! Gare la philosophie ! Mais, encore une

fois, il sera le seul qui n'aura que de louables intentions.

Grâce pour vous, pleine de grâces, si l'envie de vous amuser fait croire aux sots que vous n'aimez pas plus Henri IV qu'un ligueur, et Gaston de Foix qu'un cordonnier de Paris; et point de grâce pour ceux qui vous jugeront mal.

Je crois que cette lettre partira de Krementczuck. Le nom n'est pas lyrique; mais accoutumez-vous à tous ceux que Lulli, et même Rameau, n'auroient pu que psalmodier. Nous ne traversons pas un pays de bergerie, ni de vendangeuses; mais cela vous est égal: vous n'êtes pas champêtre. De plus grands objets nous occupent: par exemple, de mon superbe lit je vois Pereveosloff, où le pauvre Charles XII a passé le Boristhène pour aller se cacher à Bender. J'attends la fin de

notre navigation pour vous en rendre compte ; je ne m'étois jamais embarqué que dans quelque petite aventure ; et je menois ma barque tout comme un autre : jusqu'à ce que j'entre dans celle de Caron, je ne cesserai point de vous aimer et de vous le dire.

LETTRE III.

De Cherson.

LA flotte de Cléopâtre est partie de Kiovie dès qu'une canonnade générale nous a appris la débacle du Boristhène. Si on nous avoit demandé, quand on nous a vu monter sur nos grands ou petits vaisseaux, au nombre de 80, avec trois mille hommes d'équipage : *que diable alloient-ils faire dans ces galères?* nous aurions pu répondre :

nous amuser; et *voguent les galères.* Car jamais il n'y a eu une navigation aussi brillante et aussi agréable. Nos chambres étoient meublées de taffetas chiné, avec des divans; et lorsque chacun de ceux qui, comme moi, accompagnent l'Impératrice, sortoit ou rentroit dans sa galère, douze musiciens, au moins, que nous avons sur chacune, célébroient notre sortie et notre rentrée; il y avoit quelquefois un peu de danger pour y revenir le soir, en quittant, après souper, la galère de l'Impératrice, puisqu'il falloit remonter le Boristhène, et souvent contre le vent, dans une petite chaloupe. Même pour qu'il y eût de tout, nous avons essuyé une tempête, où deux ou trois galères ont échoué sur des bancs de sable. Notre Cléopâtre ne voyage pas pour séduire des Marc-Antoine, des Octave et des Cé-

sar. Notre Empereur est déjà séduit par l'admiration. Cléopâtre n'avale point des perles, mais en donne beaucoup: elle ne ressemble à l'ancienne que parce qu'elle aime les belles navigations, la magnificence et l'étude. Elle a certainement donné plus de deux cents mille volumes aux bibliothèques de son empire. C'étoit le nombre si vanté de celle de Pergame, avec laquelle la Reine d'Egypte rétablit celle d'Alexandrie. Après les fêtes de Krementczuck, données par le Prince Potemkin, qui, dans un jardin Anglois vraiment magique, avoit fait transplanter des arbres étrangers aussi gros que lui, nous sommes débarqués aux cataractes de Keydac, ancienne capitale des Zaporogues, brigands aquatiques. L'Empereur Joseph est venu à notre rencontre, au milieu de tous les prestiges de féerie

qui se sont renouvelés à notre arrivée. Ce qui l'a le plus étonné et intéressé, car il est grand musicien, c'est une cinquantaine d'*ut*, de *re*, de *mi*, un concert enfin dans lequel plusieurs musiciens jouent la même note; et ce concert est une musique céleste, car elle est trop extraordinaire pour être connue sur la terre. J'ai oublié de vous dire que le Roi de Pologne nous a attendu à Kanieve sur le Boristhène; il y a dépensé trois mois et trois millions pour voir l'Impératrice pendant trois heures. J'allai dans une petite pirogue Zaporavienne l'avertir de notre arrivée. Une heure après, les grands seigneurs de l'Empire vinrent le chercher dans une brillante chaloupe, et en y mettant le pied, il leur dit, avec le charme inexprimable de sa belle figure et de son joli son de voix:—Messieurs, le Roi de Pologne

m'a chargé de vous recommander le comte Poniatowsky.—Le dîner fut très-gai; on but à la santé du Roi, à une triple décharge de toute l'artillerie de notre flotte. En sortant de table, le Roi chercha son chapeau qu'il ne put pas trouver. L'Impératrice, plus adroite, vit où il étoit, et le lui donna.—Deux fois couvrir ma tête, dit le Roi galamment, en faisant allusion à sa couronne! Ah! Madame, c'est trop me combler de bienfaits et de reconnoissance.—Notre escadre s'étoit formée devant les fenêtres du Roi, qui s'en retourna pour nous donner à souper. Une représentation du Vésuve, pendant toute la nuit que nous passâmes à l'ancre, éclairoit les monts, les plaines et les eaux, mieux que le plus beau soleil en plein jour, et doroit ou enflammoit la nature. Nous ne savons plus ce que c'est que la nuit.

L'Impératrice n'a jamais si bien connu les charmes de la société; et comme nous sommes un ou deux qui ne jouons jamais, elle sacrifie la petite partie qu'elle faisoit autrefois par contenance. L'autre jour, le grand-écuyer Narischkin, le meilleur et le plus enfant des hommes, lance au milieu de nous une toupie dont la tête étoit plus grosse encore que la sienne. Après un bourdonnement et des sauts qui nous amusèrent beaucoup, elle éclate en trois ou quatre morceaux. avec un sifflement affreux, passe entre S. M. I. et moi, blesse un couple de nos voisins, et frappe à la tête le prince de Nassau l'invulnérable, qui a été se faire saigner deux fois. L'Impératrice nous dit hier à table:—Il est bien singulier que le *vous*, qui est au pluriel, se soit établi; pourquoi a-t-on banni le *tu?*—Il ne l'est pas, lui dis-

je, Madame, et peut encore servir aux grands personnages, puisque J. B. Rousseau dit à Dieu: *Seigneur, dans ta gloire adorable*, et que Dieu est tutoyé dans toutes nos prières, comme: *Nunc demittis servum tuum, Domine.* Eh bien, pourquoi donc, Messieurs, me traitez-vous avec plus de cérémonie? Voyons, je vous le rendrai. Veux-tu bien me donner de cela, dit-elle au grand-écuyer.—*Oui*, répondit-il, *si tu veux me servir autre chose.*—Il part de là pour un déluge de tutoiemens, à bras raccourcis, plus drôles les uns que les autres. Je mêlois les miens de Majesté, et *ta Majesté* me paroissoit déjà assez. D'autres ne savoient ce qu'ils devoient dire, et la Majesté tutoyante et tutoyée avoit, malgré cela, toujours l'air de l'Autocratrice de toutes les Russies, et presque de toutes les parties du monde.

L'Impératrice nous a permis, au prince de Nassau et à moi, comme amateurs, et peut-être comme connoisseurs, d'aller reconnoître Oczakof et dix vaisseaux Turcs qu'on est venu placer très-malhonnêtement au bout du Boristhène, comme pour arrêter notre navigation, en cas que LL. MM. II. voulussent aller par eau jusqu'à Kinburn. Quand l'Impératrice eut vu la position de cette flotte sur la petite carte qu'on lui présenta, Nassau lui offrit ses services pour l'en débarrasser. L'Impératrice donna une chiquenaude au papier, et se mit à sourire. Je regarde cela comme un joli avant-coureur d'une jolie guerre que nous aurons bientôt, j'espère. Je crus bien l'autre jour que c'étoit pour cela qu'on faisoit entrer dans le cabinet de l'Impêratrice, où l'Empereur venoit d'arriver, un officier d'artillerie, un

officier du génie et le prince Potemkin.

Vous savez, dit l'Impératrice, *que votre France, sans savoir pourquoi, protége toujours les Musulmans.* Ségur pâlit, Nassau rougit, Fitzherbert bailla, Cobenzel s'agita, et je ris. Eh bien, point du tout; il n'avoit été question que de bâtir un magasin dans une des sept anses du fameux port de Sabastopol. Quand je parle de mes espérances à ce sujet à Ségur, il me dit:—Nous perdrions les échelles du Levant; et je lui réponds:—Il faut tirer l'échelle après la sottise ministérielle que vous venez de faire par votre confession générale de pauvreté à l'assemblée ridicule des Notables.—Comment trouvez-vous que je réussisse auprès de l'Impératrice? me dit un jour l'Empereur.—A merveille, Sire, lui dis-je. —Ma foi, il est difficile, ajouta-t-il,

de se bien tenir avec vous autres. Par reconnoissance, par obligeance, par goût pour l'Impératrice, et par amitié pour moi, mon cher ambassadeur prend quelquefois son encensoir. Vous y jetez des grains aussi très-souvent, Dieu merci, pour nous tous. M. de Ségur fait des complimens bien spirituels, et bien François; et votre Anglois lui-même décoche de temps en temps, comme malgré lui, un petit trait de flatterie dont la tournure épigrammatique ne le rend que plus piquant.

On a lancé à l'eau trois vaisseaux, et je me suis amusé à me faire lancer aussi. Vous sentez bien que le bâtiment que je montois étoit un vaisseau de *ligne*. Les gazes, les blondes, les falbalas, les guirlandes, les perles, et les fleurs qui ornoient les baldaquins établis sur le rivage pour les deux Ma-

jestés, avoient l'air de sortir des magasins de mode de la rue St. Honoré. C'étoit l'ouvrage des soldats Russes, dont on fait des marchandes de modes, des matelots, des Popes, des musiciens, ou des chirurgiens; enfin tout ce qu'on veut, par un coup de baguette, qui n'est pourtant pas celui d'une fée charmante comme vous. Je m'en vais penser à vos enchantemens dans le pays des enchanteurs: nous partons dans l'instant pour la Tauride, où, si Iphigénie avoit été aussi aimable que vous, elle n'eût sûrement pas été sacrifiée, au moins de cette manière-là.

LETTRE IV.

De Barczisarai, ce 1er Juin, 1787.

Je comptois élever mon âme, en arrivant dans la Tauride, par les grandes

choses vraies et fausses qui s'y sont passées. Mon esprit étoit prêt à se tourner vers l'héroïque avec Mithridate, le fabuleux avec Iphigénie, le militaire avec les Romains, les beaux arts avec les Grecs, le brigandage avec les Tartares, et le mercantile avec les Génois. Tous ces gens-là me sont assez familiers : mais en voici bien d'un autre, vraiment ; ils ont tous disparu pour les Mille et une nuits. Je suis dans le Harem du dernier Kan de Crimée, qui a eu bien tort de lever son camp et d'abandonner, il y a quatre ans, aux Russes, le plus beau pays du monde. Le sort m'a destiné la chambre de la plus jolie de ses sultanes, et à Ségur celle du premier de ses eunuques noirs. Ma maudite imagination ne veut pas se rider ; elle est fraîche, rose et ronde comme les joues de madame la marquise. Il y a dans

notre palais, qui tient du Maure, de l'Arabe, du Chinois, et du Turc, des fontaines, des petits jardins, des peintures, de la dorure et des inscriptions partout; entre autres dans la très-drôle et très-superbe salle d'audience, on lit en lettres d'or, en Turc, autour de la corniche: *En dépit des jaloux, on apprend au monde entier qu'il n'y a rien à Ispahan, à Damas, à Stampoul d'aussi riche qu'ici.* Depuis Cherson, nous avons trouvé des campemens merveilleux, par leur magnificence Asiatique au milieu des déserts: je ne sais plus où je suis, ni dans quel siècle je suis. Quand je vois tout d'un coup s'élever des montagnes qui se promènent, je crois que c'est un rêve: ce sont des haras de dromadaires qui, lorsqu'ils se mettent sur leurs grandes jambes, ressemblent, à une certaine distance, à des montagnes en mouve-

ment. N'est-ce pas là, me dis-je, ce qui a fourni l'écurie des trois Rois, pour leur fameux voyage de Bethléem? Je rêve encore, me dis-je, quand je rencontre de jeunes princes du Caucase, presque couverts d'argent, sur des chevaux d'une blancheur éblouissante. Quand je les vois armés d'arcs et de flèches, je me crois au temps du vieux ou du jeune Cyrus. Leur carquois est superbe; mais les traits du vôtre sont plus piquans et plus gais. Quand je rencontre des détachemens de Circassiens, beaux comme le jour, dont la taille, enfermée dans des corps, est plus serrée que celle de madame de L.; quand je trouve ici des Mourzas mieux mis que la duchesse de Choiseul aux bals de la Reine, des officiers de Cosaques ayant plus de goût que Mademoiselle Bertin pour se draper, et des meubles et vêtemens, dont les

couleurs sont aussi harmonieuses que celles de Madame Lebrun dans ses tableaux, je ne reviens pas de mon étonnement. De Stare Krim, dont on a fait un palais pour y coucher une seule nuit, je découvre ce qu'il y a de plus intéressant dans deux parties du monde, et presque jusqu'à la mer Caspienne: je crois que c'est une parodie de la tentation de Satan, qui ne montra jamais rien de si beau à Notre Seigneur. Je vois du même point, en sortant de ma chambre, la mer d'Asoph, la mer Noire, la mer de Zabache, et le Caucase. Le coupable, qui y fut mangé (éternellement je crois) par un vautour, n'avoit pas dérobé autant de feu que vous en avez dans les yeux et l'imagination; du moins votre furet subtil et fou, l'abbé d'Espagnac, le diroit ainsi.

Je crois encore rêver quand, dans

le fond d'une voiture à six places, qui est un vrai char de triomphe, orné de chiffres en pierres brillantes, je me trouve assis entre deux personnes, sur les épaules desquelles la chaleur m'assoupit souvent, et que j'entends dire en me réveillant, à l'un de mes camarades de voyage :—J'ai trente millions de sujets, à ce qu'on dit, en ne comptant que les mâles.—Et moi vingt-deux, répond l'autre, en comptant tout.—Il me faut, ajoute l'une, au moins une armée de six cents mille hommes, depuis Kamschatka jusqu'à Riga. Avec la moitié, répond l'autre, j'ai juste ce qu'il me faut.

Ségur vous mandera combien ce camarade impérial lui a plu. Ségur a plu, en revanche, beaucoup à l'Empereur: ce monarque enchante tous ceux qu'il voit. Dégagé des soins de son empire, il fait le bonheur de ses amis par sa société. Il n'a eu qu'un

petit moment d'humeur, l'autre jour, lorsqu'il a reçu des nouvelles de la révolte des Pays-Bas. Tous ceux qui avoient des terres en Crimée, comme tous les Mourzas, et ceux à qui l'Impératrice en a donné, comme moi, par exemple, lui ont prêté serment de fidélité. L'Empereur est venu à moi, et, me prenant par le ruban de ma toison, il m'a dit:—Vous êtes le premier de l'ordre qui ait prêté serment avec des seigneurs à barbe longue.—Il vaut mieux, lui dis-je, pour V. M. et pour moi, que je sois avec les gentilshommes Tartares qu'avec les gentilshommes Flamands.

Nous passons en revue, en voiture, tous les états et les grands personnages. Dieu sait comme nous les accommodons.—Plutôt que de signer la séparation de treize provinces, comme mon frère George, dit Catherine II, avec douceur, je me serois

tiré un coup de pistolet.—Et plutôt que de donner ma démission, comme mon frère et beau-frère, en convoquant et rassemblant la nation pour parler d'abus, je ne sais pas ce que j'aurois fait, dit Joseph II.

Ils étoient aussi du même avis sur le Roi de Suède, qu'ils n'aimoient pas, et que l'Empereur, disoit-il, avoit pris en guignon en Italie, à cause d'une robe de chambre bleu et argent, avec une plaque de diamans. L'un et l'autre convinrent qu'il a de l'énergie, du talent et de l'esprit.—Oui, sans doute, leur dis-je, en le défendant, puisque les bontés qu'il m'a témoignées, et un grand caractère que je lui ai vu déployer, m'attachent à lui : V. M. devroit bien empêcher un libelle affreux dans lequel on ose traiter comme un Don Quichotte un prince bon, aimable et doué de génie.

Leurs Majestés Impériales se tâtoient quelquefois sur les pauvres diables de Turcs. On jetoit quelques propos en se regardant. Comme amateur de la bellè antiquité et d'un peu de nouveautés, je parlois de rétablir les Grecs ; Catherine, de faire renaître les Lycurgues et les Solons. Moi, je parlois d'Alcibiade ; mais Joseph II, qui étoit plus pour l'avenir que pour le passé, et pour le positif que pour la chimère, disoit :—Que diable faire de Constantinople ?

On prenoit comme cela bien des îles et des provinces, sans faire semblant de rien : et je disois, en moimème:—Vos Majéstés ne prendront que des misères, et la misère.—Nous le traitons trop bien, dit l'Empereur, en parlant de moi ; il n'a pas assez de respect pour nous. Savez-vous, Madame, qu'il a été amoureux d'une

maîtresse de mon père, et qu'il m'a empêché de réussir, en entrant dans le monde, auprès d'une Marquise, jolie comme un ange, et qui a été notre première passion à tous les deux?

Point de réserve entre ces deux grands Souverains. Ils se contoient les choses les plus intéressantes. *N'a-t-on jamais voulu attenter à votre vie? Moi, j'ai été menacé; Moi, j'ai reçu des lettres anonimes. Voici une histoire de confesseur, et des détails charmans et ignorés de tout le monde, &c.*

L'Impératrice nous avoit dit un jour, dans sa galerie:—Comment fait-on des vers? Ecrivez-moi cela, Monsieur le comte de Ségur.—Il en écrivit les règles, avec des exemples charmans; et la voilà qui travaille. Elle en fit six avec tant de fautes que cela nous fit beaucoup rire, tous

les trois. Elle me dit :—*Pour vous apprendre à vous moquer de moi, faites-en tout de suite ; je n'en essayerai plus : m'en voilà dégoûtée pour la vie.* C'est bien fait, dit Fitzherbert ; vous auriez dû vous en tenir aux deux que vous avez fait sur le tombeau d'une de vos chiennes :

Ci gît la duchesse Anderson
Qui mordit monsieur Rogerson*.

On me donna des bouts-rimés, avec ordre de les expédier bien vite, et voici comme je les remplis en m'adressant à l'Impératrice.

A la règle des vers, aux lois de *l'harmonie*
Abaissez, soumettez la force du *génie*.
En vain il fait trembler l'ennemi de *l'état*.
En vain à votre empire il donne tant d'*éclat*.
Recherchez en rimant une paisible *gloire*,
C'est un chemin de plus au temple de *mémoire*.

Cela lui revint dans la tête à Barc-

* Rogerson, médecin de l'Impératrice, et homme de mérite, que nous aimions tous.

zisarai.—Ah ! messieurs, nous dit-elle, je m'en vais m'enfermer chez moi : et vous verrez. Voici ce qu'elle nous rapporta. Elle ne put pas aller plus loin.

Sur le sopha du Kan, sur des coussins bourrés,
Dans un Kiosque d'or, de grilles entourés.

Vous vous doutez bien que nous l'avons accablée de reproches de n'avoir pas pu sortir de là, après quatre heures de réflexions et un si beau commencement ; car on ne se passe rien en voyage.

Ce pays-ci est assurément un pays de roman ; mais il n'est pas romanesque, car les femmes y sont enfermées par ces vilains Mahométans, qui ne connoissent pas la chanson de Ségur sur le bonheur d'être trompé par sa femme. La duchesse de L. me feroit tourner la tête si elle étoit à Achmeczet : et je ferois une chanson pour la

maréchale de M. si elle habitoit Balaklava.

Il n'y a que vous, chère marquise, qu'on puisse adorer au milieu de Paris : adorer est le mot, car on n'y a pas le temps d'aimer.

Il y a ici plusieurs sectes de Dervis, plus plaisantes les unes que les autres, les *tourneurs et les hurleurs* : ce sont des Jansénistes, plus fous encore que les anciens convulsionnaires : ils crient *Alla*, jusqu'à ce qu'épuisés de forces, ils tombent à terre, dans l'espérance de ne s'en relever que pour entrer dans le ciel. Je laissai là, pour quelques jours, la cour dans le plaisir, et montai et descendis le Tczetterdan, au risque de la vie, en suivant le lit raboteux des torrens, au lieu de chemins que je n'ai pas trouvés. J'avois besoin de reposer mon esprit, ma langue, mes oreilles et mes yeux de l'éclat des illu-

minations : elles luttent pendant la nuit avec le soleil, qui n'est que trop sur notre tête tout le jour. Il n'y a que vous, chère marquise, qui sachiez être brillante sans fatiguer : je n'accorde ce don à personne autre qu'à vous, pas même aux astres.

LETTRE V.

De Parthenizza.

C'EST sur la rive argentée de la mer Noire ; c'est au bord du plus large des ruisseaux, où se jettent tous les torrens du Tczetterdan ; c'est à l'ombre des deux plus gros noyers qui existent et qui sont aussi anciens que le monde ; c'est au pied du rocher où l'on voit encore une colonne, triste reste du temple de Diane, si fameux par le sacrifice d'Iphigénie ; c'est à la

gauche du rocher d'où Thoas précipitoit les étrangers ; c'est enfin dans le plus beau lieu et le plus intéressant du monde entier que j'écris ceci.

Je suis sur des carreaux et un tapis Turc, entouré de Tartares qui me regardent écrire, et lèvent les yeux d'admiration, comme si j'étois un autre Mahomet.

Je découvre les bords fortunés de l'antique Idalie, et les côtes de la Natolie ; les figuiers, les palmiers, les oliviers, les cerisiers, les abricotiers, les pêchers en fleurs répandent le plus doux parfum, et me dérobent les rayons du soleil ; les vagues de la mer roulent à mes pieds des cailloux de diamans. J'aperçois derrière moi, au travers des feuillages, les habitations en amphithéâtre de mes espèces de sauvages fumant sur leurs toits plats, qui leur servent de sallon de com-

pagnie ; j'aperçois leur cimetière qui, par l'emplacement que choisissent toujours les Musulmans, donne une idée des champs élysées. Ce cimetière-ci est au bord du ruisseau dont j'ai parlé ; mais à l'endroit où les cailloux arrêtent le plus sa course, ce ruisseau s'élargit un peu à mi-côte, et coule ensuite paisiblement au milieu des arbres fruitiers, qui prêtent aux morts une ombre hospitalière. Leur tranquille séjour est marqué par des pierres couronnées de turbans, dont quelques-uns sont dorés, et par des espèces d'urnes cinéraires en marbre, mais grossièrement construites. La variété de tous ces genres de spectacles, qui donnent à penser, me dégoûte d'écrire : je m'étends sur mes carreaux, et je réfléchis.

Non, tout ce qui se passe dans mon âme ne peut se concevoir ; je me sens

un nouvel être. Echappé aux grandeurs, au tumulte des fêtes, à la fatigue des plaisirs et aux deux Majestés Impériales de l'Occident et du Nord, que j'ai laissées de l'autre côté des montagnes, je jouis enfin de moi-même. Je me demande où je suis, et par quel hasard je me trouve ici ; et, sans m'en douter, je fais une récapitulation de toutes les inconséquences de ma vie.

Je m'aperçois que, ne pouvant être heureux que par la tranquillité et l'indépendance, qui sont en mon pouvoir, et porté à la paresse du corps et de l'esprit, j'agite l'un sans cesse par des guerres, ou des inspections de troupes, ou des voyages, et que je dépense l'autre pour des gens qui souvent n'en valent pas la peine. Assez gai pour moi, il faut que je me fatigue à l'être pour ceux qui ne le sont pas. Si je suis un instant occupé

de cent choses qui me passent par la tête dans une minute, ils me disent : *vous étes triste*, c'est de quoi le devenir ; ou bien : *vous vous ennuyez*, c'est de quoi me rendre ennuyeux.

Je me demande pourquoi, n'aimant ni la gêne, ni les honneurs, ni l'argent, ni les faveurs ; étant tout ce qu'il faut pour n'en faire aucun cas, j'ai passé ma vie à la cour dans tous les pays de l'Europe.

Je me rappelle que des espèces de bontés paternelles de l'Empereur François I, qui aimoit les jeunes gens bien étourdis, m'avoient d'abord attaché à lui; qu'aimé ensuite d'une de ses amies, cela m'avoit long-temps fixé à sa cour ; car, après avoir perdu, comme de raison, les bontés de cette charmante femme, celles de notre Souverain me demeurèrent. A sa mort, je me croyois, quoique très-jeune, un

seigneur de la vieille cour, et j'étois déjà prêt à critiquer la nouvelle, sans la connoître, lorsque je m'aperçus que le nouvel Empereur savoit aussi être aimable et avoir des qualités qui font qu'on cherche plutôt son estime que sa faveur !

Certain qu'il n'aimoit pas à marquer de préférences, je pus me livrer à mon penchant pour sa personne, et, tout en blâmant la trop grande rapidité de ses opérations, j'en admirai plus des trois quarts, et je louerai toujours les bonnes intentions d'un génie aussi actif que fécond.

Envoyé à la cour de France dans l'âge le plus brillant et dans l'occasion la plus brillante, avec la nouvelle d'une bataille gagnée, je ne voulois plus y retourner. Le hasard fait arriver M. le comte d'Artois dans une

garnison voisine de celle où j'inspectois des troupes.

J'y vais avec une trentaine de mes officiers Autrichiens bien tournés : il nous regarde, m'appelle, et commençant en frère de Roi, il finit comme s'il étoit le mien ; on boit, on joue, on rit : libre pour la première fois, il ne savoit comment profiter de cette liberté. Ce premier jet de la gaîté et de la pétulance de la jeunesse me charme. La franchise et son bon cœur, qui paroissent toujours dans tout, me séduisent. Il veut que j'aille le voir à Versailles. Je lui dis que je le verrai à Paris, lorsqu'il y viendra ; il insiste, parle de moi à la Reine, qui m'ordonne de venir. Les charmes de sa figure et de son âme, aussi belles et aussi blanches l'une que l'autre, et l'attrait de la société m'y font passer tous les ans cinq mois de suite, sans m'éloigner

presque un moment. Le goût pour le plaisir me conduit à Versailles ; la reconnoissance m'y ramène.

Le prince Henri parcourt des champs de bataille. La philosophie et l'instruction militaire nous rapprochent, je l'accompagne ; j'ai le bonheur de lui convenir. Bontés de sa part, empressement de la mienne, grande correspondance et rendez-vous à Spa et à Reinsberg.

Un camp de l'Empereur en Moravie attire le Roi de Prusse d'alors et celui d'aujourd'hui. Le premier s'aperçoit de mon adoration pour les grands hommes et m'attire à Berlin. Des relations avec lui et des marques d'estime et de bontés de la part du premier des héros, me comblent de gloire. Son neveu, le Prince Royal d'alors, vient à Strasbourg. Quelques petites commissions d'amour, de con-

fiance, d'argent et d'amitié pour une femme qu'il aimoit, nous avoient liés de loin ; et, dans un pays si éloigné, malgré la différence des intérêts, des services et du rang, les étrangers se rapprochent. J'échappe aux tendres sentimens de deux autres Roi du Nord. La petite tête de l'un dérange bientôt tout-à-fait la tête trop vive de l'autre, et me sauve des fadeurs sans fin qu'on me promettoit dans le voyage que je devois faire à Copenhague et à Stockholm. J'en suis quitte pour donner des fêtes à l'un des Rois, et pour en recevoir de l'autre.

Mon fils Charles épouse une jolie petite Polonoise. Sa famille nous donne du papier au lieu d'argent comptant. C'étoient des prétentions sur la cour de Russie. Je me fais, on me fait Polonois en passant. Un fou d'Evêque, pendu depuis ce temps-là,

oncle de ma belle-fille, s'imagine que j'ai été tout au mieux avec l'Impératrice de Russie, parce qu'il apprend qu'elle m'a traité à merveille, et se persuade que je serai Roi de Pologne, si j'ai l'indigénat. Quel changement, dit-il, dans la face des affaires de l'Europe! Quel bonheur pour les Ligne et les Massalsky! Je me moque de lui. Mais il me prend envie de plaire à la nation rassemblée pour une diète; la nation m'applaudit. Je parle latin; j'embrasse et caresse les moustaches. J'intrigue pour le Roi de Pologne, qui est lui-même intrigant, comme tous les Rois qui ne restent sur le trône qu'à condition de faire la volonté de leurs voisins ou de leurs sujets. Il est bon, aimable, attirant; je lui donne des conseils, me voilà tout-à-fait lié avec lui.

J'arrive en Russie: la première

chose que j'y fais, c'est d'oublier le sujet de mon voyage, parce qu'il me paroît peu délicat de profiter de la grâce avec laquelle on me reçoit chaque jour, pour obtenir des grâces. La simplicité confiante et séduisante de Catherine-le-Grand me captivent; et c'est son génie qui m'a conduit dans ce séjour enchanté.

Je le parcours des yeux; je laisse reposer mon esprit, qui vient de me prouver que je n'avois point de tête, en me retraçant l'enchaînement de circonstances qui m'ont toujours fait faire ce que je ne voulois pas.

La nuit sera délicieuse. La mer, fatiguée du mouvement qu'elle s'est donné pendant le jour, est si calme qu'elle ressemble à un grand miroir, dans lequel je me vois jusqu'au fond de mon cœur. La soirée est admirable; et j'éprouve dans mes idées la

même clarté qui règne sur le ciel et sur l'onde.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, suis-je occupé à méditer sur les beautés de la nature, plutôt que d'en jouir dans le doux repos dont je suis idolâtre ? C'est que je m'imagine que ce lieu-ci m'inspirera, et qu'au milieu de tant d'extravagances il me viendra peut-être une pensée qui fera du bien ou du plaisir à quelqu'un.

C'est peut-être ici qu'Ovide écrivoit; peut-être il étoit assis où je suis. Ses élégies sont de Ponte; voilà le Pont Euxin: ceci a appartenu à Mithridate, Roi de Pont; et comme le lieu de l'exil d'Ovide est assez incertain, j'ai plus de droit à croire que c'est ici qu'à Carantschebes, ainsi que le prétendent les Transilvains.

Leur titre à cette prétention c'est: *Cara mea sedes*, dont ils s'imaginent

que la prononciation corrompue a fait le nom que je viens de citer. Oui, c'est Parthenizza, dont l'accent Tartare a changé le nom Grec, qui étoit Parthenion, et vouloit dire vierge; c'est ce fameux cap Parthenion où il s'est passé tant de choses; c'est ici que la mythologie exaltoit l'imagination. Tous les talens au service des dieux de la fable exerçoient ici leur empire. Veux-je un instant quitter la fable pour l'histoire? Je découvre Eupatori, fondée par Mithridate: je ramasse ici près, dans ce vieux Cherson, des débris de colonnes d'albâtre; je rencontre des restes d'aqueducs et des murs qui me présentent un enceinte aussi grande à la fois que Londres et Paris. Ces deux villes passeront comme celle-là. Il y avoit les mêmes intrigues d'amour et de politique: chacun croyoit y faire une

grande sensation dans le monde; et le nom même des pays, défiguré par celui de Tartarie et de Crimée, est tombé dans l'oubli: belle réflexion pour Messieurs les importans! Et en me retournant j'approuve la paresse de mes bonsMusulmans, assis, les bras et les pieds croisés, sur leur toits. Je trouve parmi eux un Albanois qui sait un peu l'Italien; je lui dis de leur demander s'ils sont heureux, ou si je puis leur être útile; et s'ils savent que l'Impératrice me les a donnés. Ils me font dire qu'ils savent, en général, qu'on les a partagés, et qu'ils ne comprennent pas trop ce que cela veut dire; qu'ils sont heureux jusqu'à présent; que s'ils cessent de l'être ils s'embarqueront sur les deux navires qu'ils ont construits eux-mêmes, et qu'ils se réfugieront chez les Turcs, dans la Romanie. Je leur fais dire

que j'aime les paresseux, mais que je veux savoir de quoi ils vivent. Ils me montrent quelques moutons couché sur l'herbe, ainsi que moi : je bénis les paresseux. Ils me montrent leurs arbres à fruits, et me font dire que lorsque la saison de les cueillir est arrivée, le Kaimakan vient de Barczisarai pour en prendre la moitié : chaque famille en vend pour deux cents francs par an ; et il y a quarante-six familles tant à Parthenizza qu'à Nikita, autre petite terre qui m'appartient, et dont le nom Grec signifie victoire. Je bénis les paresseux. Je leur promets d'empêcher qu'on ne les tourmente. Ils m'apportent du beurre, du fromage et du lait, qui n'est point du tout de leurs jumens, comme chez les Tartares. Je bénis les paresseux, et je retombe dans mes réflexions.

Encore une fois, que fais-je donc

ici ? Suis-je prisonnier Turc ? Suis-je jeté sur cette côte par un naufrage ? Suis-je exilé comme Ovide ? Le suis-je par quelque cour ou par mes passions ? Je cherche, et je me dis : Point du tout. Après mes enfans et deux ou trois femmes que j'aime, ou crois aimer à la folie, mes jardins sont ce qui me fait le plus de plaisir au monde : il y en a peu d'aussi beaux. Je me plais à y travailler pour les embellir encore. Je n'y suis presque jamais. Je n'y ai jamais été dans la saison des fleurs, lorsque de petites forêts d'arbustes précieux parfument l'air. Je suis à deux mille lieues de tout cela. Possesseur de terres sur les bords de l'Océan, je me trouve dans mes terres sur le bord du Pont Euxin. Une lettre de l'Impératrice m'arrive à huit cents lieues de distance. Elle se souvient de nos conversations

sur les beaux temps de l'antiquité; elle me propose de la suivre dans ce pays enchanteur à qui elle a rendu le nom de Tauride, et, en faveur de mon goût pour les Iphigénies, elle me donne l'emplacement du temple dont la fille d'Agamemnon étoit prêtresse.

Oubliant enfin toutes les puissances de la terre, les trônes, les dominations, j'éprouvai tout d'un coup un de ces charmans anéantissemens que j'aime tant, lorsque l'esprit se repose tout-à-fait, lorsque l'on sait à peine qu'on existe. Que fait l'âme alors? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr au moins, c'est qne son activité est suspendue, et qu'elle a la jouissance et le sentiment de son repos,

Ensuite je fais des projets. Blasé presque sur tout ce qui est connu, pourquoi ne pas me fixer ici? Je convertirai ces Tartares Musulmans en leur

faisant boire du vin, et donnant à ma demeure l'air d'un palais, qui sera vu de loin par les navigateurs; je bâtirai huit maisons de vignerons avec des colonnes et une balustrade qui en cachera les toits. Je dessine aussitôt ce qui auroit été exécuté incessamment sans la guerre à laquelle notre voyage de fête donna lieu.

Quel dommage, me dis-je alors, que la superstition de la religion Grecque ait détruit ces beaux restes du culte des Dieux, si favorables à l'imagination! Ces beaux lieux, néanmoins, réjouissent encore la vue par les blancs minarets, les longues et minces cheminées en forme d'aiguilles, et l'espèce d'architecture orientale qui donne son joli style même aux plus petites cabanes. Mes réflexions qui me retracent les ravages du temps, me font aussi penser à mes propres pertes. Je

trouve que rien ici-bas ne demeure dans une stagnation parfaite, et que dès qu'un Empire ne s'élève plus, il diminue: de même que le jour qu'on n'aime pas davantage, on aime moins. Aimer? Quel mot ai-je prononcé? Je fonds en larmes sans savoir pourquoi; mais que ces larmes sont douces! c'est un attendrissement général; c'est un épanchement de sensibilité, sans en pouvoir fixer l'objet. Dans ce moment où tant d'idées se croisent à la fois, je pleure sans être malheureux; mais, hélas! me dis-je, en m'adressant à quelques personnes auxquelles je pense souvent: Peut-être suis-je triste, peut-être l'êtes-vous aussi d'être séparées de moi par des mers, par des déserts, des remords, des parens, des importuns et des préjugés? Peut-être suis-je triste pour vous, qui m'avez aimé sans me le dire, et que j'ai quit-

tées faute de le deviner? Peut-être le suis-je pour vous, esclaves superstitieuses de tant de devoirs? L'amour des vers et des champs, nos lectures, nos promenades, mille rapports secrets nous avoient réunis sans nous en douter.

Mes larmes ne tarissent pas. Est-ce le pressentiment de quelque perte déchirante que je dois éprouver un jour? J'éloigne cette idée affreuse; je prie Dieu, et je me dis: cette mélancolie vague, telle qu'on la ressent dans la jeunesse, m'annonce peut-être un objet céleste, digne enfin de mon culte, et qui fixera pour toujours ma carrière. Il me semble que l'avenir avoit envie de se dévoiler à moi. L'exaltation et l'enthousiasme tiennent de si près au pouvoir de rendre des oracles!

Ainsi se peignoit dans ma mémoire

le tableau de mes amours passés, présens et futurs. Hélas! que ne puis-je de même me retracer les souvenirs de l'amitié? J'ai des amis plus qu'un autre, parce que n'ayant des prétentions à rien dans aucun genre, mon histoire n'a rien d'extraordinaire, ni mon mérite rien d'alarmant. Je rencontre partout de ces amis de société avec qui l'on soupe et l'on joue toute la journée; mais en ai-je trouvé qui se soit assez occupé de moi pour que je lui aie de l'obligation? Je meurs d'envie d'en avoir aux autres; ils m'en ont eu quelquefois, et quoiqu'ils l'aient peu senti, j'ai encore le plaisir de faire de temps en temps des ingrats. La peur de l'être moi-même me fait préférer souvent l'excès contraire. Et un peu de duperie dans ce genre me paroît pardonnable. Sans pleurer sur l'humanité, sans aimer ni

haïr trop les hommes puisque haïr est fatigant, je ne suis pas plus content d'eux que je ne le suis de moi. Mais en m'examinant, je ne me trouve qu'une bonne qualité; c'est d'être bien-aise du bien qui arrive aux autres.

Je juge le monde et le considère comme les ombres chinoises, en attendant le moment où la faulx du temps me fera disparoître. Neuf ou dix campagnes que j'ai faites *, une douzaine de batailles ou d'affaires que j'ai vues, viennent ensuite se présenter à moi comme un songe. Je pense au néant de la gloire qu'on ignore, qu'on oublie, qu'on envie, qu'on attaque et qu'on révoque en doute; et une partie de ma vie pourtant, me dis-je à moi-même, s'est passée à chercher à la perdre, cette

* C'étoit avant les campagnes Turques qui suivirent bientôt.

vie, en courant après cette gloire. Je n'attaque pas ma valeur; elle est peut-être assez brillante ; mais je ne la trouve pas assez pure : il y entre de la charlatanerie. Je travaillle trop pour la galerie. J'aime mieux la valeur de mon cher bon Charles qui ne regarde pas si on le regarde. Je m'examine encore. Je me retouve une vingtaine de défauts; ensuite je pense au néant de l'ambition. La mort m'a enlevé ou m'enlevera bientôt la faveur de quelques grands hommes de guerre, et de quelques grands Souverains. Le caprice, l'inconstance, la méchanceté me feront perdre mes espérances. L'intrigue m'éloignant de tout, me fera oubleir des soldats qui avec *quelqueplaisir* pourroient *entendre encore la voix de leur Vizir*. Sans regret pour le passé, ni crainte pour l'ave-

nir, je laisse aller mon existence au courant de ma destinée.

Après m'être bien moqué de mon peu de mérite et de mes aventures de cour et d'armée, je m'applaudis de n'être pas encore pire; je me félicitai surtout du grand talent de tirer parti de tout mon bonheur.

Je me jugeois, je me voyois ainsi tel que je suis dans cette vaste mer, qui réfléchissoit mon âme comme une glace réfléchit les traits du visage. Déjà les voiles de la nuit commencent à obscurcir le jour: le soleil est attendu sur l'horizon de l'autre hémisphère. Les moutons qui paissent auprès de mon tapis de Turquie appellent les Tartares, qui descendent gravement de leur toit pour les enfermer à côté de leurs femmes qu'ils ont tenues cachées tout le long du

jour. Les crieurs appellent à la mosquée du haut de leurs minarets. Je cherche de la main gauche la barbe que je n'ai pas; j'appuie ma main droite sur mon sein, je bénis les paresseux et je prends congé d'eux, en les laissant aussi étonnés de me voir leur maître que d'apprendre que je voulois qu'ils fussent toujours le leur.

Je recueille mes esprits qui avoient été si épars; je rassemble au hasard mes pensées incohérentes. Je regarde autour de moi avec attendrissement ces beaux lieux que je ne reverrai jamais et qui m'ont fait passer la journée la plus délicieuse de ma vie. Un vent frais, qui s'éleva tout d'un coup, me dégoûta de la chaloupe qui devoit me mener par mer à Théodosie; je monte sur un cheval Tartare, et précédé de mon guide, je me replonge dans les horreurs de la nuit,

des chemins, des torrens, pour repasser les fameuses montagnes, et retrouver au bout de quarante-huit heures, Leurs Majestés Impériales à Carassbazar.

LETTRE VI.

De Carassbazar.

J'ai quitté la méditation, et je rentre dans la vie active. J'ai trouvé en arrivant de nouveaux sujets d'admiration. Mais, avant de vous en parler, madame la marquise, que je vous dise un mot sur la fidélité. Ne vous alarmez pas de ce mot; cela ne regarde ni vous, ni moi; il s'agit d'un Tartare barbare à qui j'ai été confié, malgré la mauvaise réputation et l'air sauvage de ces gens-là: il m'auroit peut-être volé ou rossé s'il m'avoit

rencontré; mais comme je m'étois remis entre ses mains il auroit sacrifié sa vie pour me défendre. Je lui ai échappé un instant pour aller graver sur un rocher, à trente pas dans la mer, un nom cher à mon cœur; il m'a cherché partout, et, me croyant massacré, il étoit prêt à mettre le feu au village voisin, en attendant qu'il sût positivement ce que j'étois devenu. Comme je revenois *sous la conduite de mon connétable*, j'ai cru me tromper en voyant une maison au milieu de déserts odoriférans, mais plats et verds comme un billard. J'ai bien cru me tromper davantage en la trouvant blanche, propre, entourée d'un terrain cultivé, dont la moitié étoit un verger, et l'autre moitié un potager, que traversoit le plus pur et le plus rapide des ruisseaux; mais j'ai été bien plus surpris encore d'en voir sortir deux

figures célestes habillées en blanc, qui m'ont proposé de m'asseoir à une table couverte de fleurs, sur laquelle il y avoit du beurre et de la crême. Je me rappelai les déjeûners des romans Anglois. C'étoient les filles d'un riche fermier que le ministre de Russie à Londres avoit envoyées au prince Potemkin pour faire des essais d'agriculture en Tauride. J'en reviens aux admirations et aux merveilles. Nous avons trouvé des ports, des armées et des flottes dans l'état le plus brillant. Cherson et Sebastopol surpassent tout ce qu'on peut en dire. Chaque jour marqué par quelque grand événement: tantôt une nuée de Cosaques des rives du Tanaïs manœuvrent autour de nous à leur manière; tantôt les Tartares de la Crimée, infidèles jadis à leur Kan Sélim Gheray, parce qu'il voulut les enrégimenter, forment d'eux-mêmes

des corps, pour venir au-devant de l'Impératrice. On a traversé pendant plusieurs jours des espaces immenses de déserts, d'où Sa Majesté a chassè les Tartares Zaporogues, Budjack et Nogays, qui, il y a dix ans, menaçoient ou ravageoient l'Empire. Ces lieux étoient ornés de tentes magnifiques pour les déjeûners, goûters, soupers, dîners et couchers; et ces campemens, décorés avec une pompe Asiatique, présentoient le spectacle le plus militaire. Ces mêmes déserts seront bientôt transformés en champs, en bois et en villages: ils sont déjà l'habitation de plusieurs régimens, et ils deviendront bientôt celle de paysans qui s'y établiront, à cause de la bonté du terrain. L'Impératrice a laissé dans chaque ville de gouvernement pour plus de cent mille roubles

de présens. Chaque jour de repos étoit marqué par le don de quelques diamans, des bals, de feux d'artifice et des illuminations, à dix lieues à la ronde. D'abord des forêts en feu paroissent sur les montagnes, puis des buissons ardens se rapprochant de nous, deviennent des bûchers immenses.

Encore une petite remarque sur tant de pays que nous parcourons. Les sujets de cet empire, qu'on a la bonté de plaindre si souvent, ne se soucieroient pas de vos Etats Généraux; ils prieroient les philosophes de ne pas les éclairer, et les grands Seigneurs de ne pas leur permettre de chasser sur leurs terres. Malgré la chicane qu'ils font au Saint-Esprit, ils n'en sont pas maltraités, et sont plus fins qu'on ne pense: ils ont besoin de baiser la main de leurs Popes, et de se

prosterner devant la Souveraine pour être soumis. Du reste, ils ne sont esclaves que pour ne pas se faire du mal, ni à eux, ni aux autres ; mais ils sont libres de s'enrichir, ce qu'ils font souvent, comme on peut le voir par la magnificence des différens costumes des Provinces. L'Impératrice, qui ne craint pas de passer pour être gouvernée, donne à ceux qu'elle emploie toute l'autorité et la confiance possible : il n'y a que pour faire du mal qu'elle ne donne d'autorité à personne. Elle se justifie de sa magnificence en disant, que de donner de l'argent lui en rapporte beaucoup, et que son devoir est de récompenser et d'encourager. Elle se justifie d'avoir créé un grand nombre d'emplois dans ses provinces, parce que cela fait circuler les espèces, élève des fortunes, et oblige des gentilshommes à demeurer dans leurs terres,

plutôt qu'à Pétersbourg ou à Moscou. Si elle a bâti en pierres deux cents trente-sept villes, c'est dit-elle, parce que tous les villagos de bois, brûlés si souvent, lui coûtoient beaucoup. Si elle a créé une flotte superbe dans la mer Noire, c'est parce que Pierre I aimoit la marine. Elle a toujours quelque excuse de modestie pour toutes les grandes choses qu'elle fait. On n'a pas d'idée du plaisir qu'il y a à la suivre.

Adieu, chère Marquise. J'entends déjà des millions d'Allah que font retentir vers l'orient nos bons Musulmans, pour notre heureux voyage. On apprend à hurler avec les Mahométans : et je me surprends quelquefois à invoquer Mahomet tout comme un autre. Puisse-t-il verser sur votre joli visage la rosée de ses bénédictions, pour qu'il soit toujours aussi frais que la fleur du matin.

LETTRE VII.

De Caffa, ou l'ancienne Théodosie.

Le charme dure encore, mais il est prêt à finir. Voici une grande ville remarquable par ses mosquées, ses bains, ses anciens temples, ses anciens magasins de commerce, son port, et enfin par tous les restes d'une grandeur qui va se renouveler.

Je suis entré dans plusieurs cafés et plusieurs boutiques. J'ai vu ici des étrangers des pays les plus éloignés ; des Grecs, des Turcs d'Asie, des manufacturiers d'armes de Perse et du Caucase. Il n'y a de civil, me suis-je dit en les voyant, que les gens qui ne sont pas civilisés. On se fait ici une mine douce et plus ou moins respectueuse en s'abordant. La langue est noble comme le Grec ou l'Espa-

gnol : elle n'a ni le sifflement, ni la grossièreté, ni le traînant, ni le chanté, ni l'ignoble des langues de l'Europe. Un Tartare seroit bien étonné, en arrivant dans la ville de l'urbanité et de la grâce par excellence, d'entendre sur le Boulevard un cocher parler à ses chevaux, ou, sur la place Maubert, une dame de la Halle causer avec sa voisine. Quelle comparaison aussi entre l'insolence, l'avarice et la saleté des nations de l'Europe, et la bonhommie et la propreté de celle-ci ! rien ne s'y fait sans être précédé et suivi de libations. La libation dont les barbiers de cheveux régalent leurs patiens est un peu extraordinaire : ils prennent une tête entre leurs genoux, et font couler sur cette tête une de leurs fontaines.

Je n'ai aperçu qu'une seule femme : c'est une Princesse du sang, la nièce

du dernier sultan Saym Gheray. L'Impératrice, devant qui elle se dévoila, m'a fait cacher derrière un écran : elle étoit belle comme le jour, et avoit plus de diamans que toutes nos femmes de Vienne ensemble, et c'est beaucoup dire. Je n'ai vu, du reste, en fait de visages, que ceux d'un bataillon d'Albanoises d'une petite colonie macédonienne établie à Balaclava : deux cents jolies femmes ou filles, avec des fusils, des baïonnettes et des lances, avec des seins d'amazone, et des cheveux longs et tressés avec grâce, étoient venues à notre rencontre pour nous faire honneur, mais point par curiosité. Il n'y a point de badauds dans ce pays-ci : la badauderie appartient, ainsi que l'impertinence et la flatterie, à la civilisation. On n'a ni couru après nous, ni fui notre présence ; on nous regardoit avec in-

différence, sans dédain, et même avec une sorte de bienveillance, lorsque nous nous arrêtions pour faire quelque question.

Si les moines ne commençoient pas à être persécutés à force de tolérance dans les pays philosophes, je dirois que, *Dieu merci*, il n'y a point ici de mendians ni de capucins. La plus mauvaise couchette du plus pauvre des Tartares, dont aucun ne demande et n'a besoin de charité, est un assez beau tapis Turc, avec des coussins, étendus sur une planche bien large. La nouvelle population de ce superbe amphithéâtre sur les bords de la mer Noire sera fort heureuse ; et l'ancienne qui habitoit les environs des Lacs salés, étoit sans cesse exposée à la peste. Si l'ennui, qui gagne insensiblement la société par les gens d'esprit et les femmes de bien qui s'y introdui-

sent, si cet ennui devient trop fort à Paris, même dans votre sallon, sauvez-vous ici, chère Marquise ; je vous recevrai bien mieux que mon prédécesseur Thoas.

LETTRE VIII.

De Toula.

HÉLAS! voilà que nous revenons. Savez-vous que j'ai été au moment de vous aimer, même de l'Asie, et de vous l'écrire d'Azoph? Une maudite prudence ; des médecins et des ministres, quoique l'Impératrice ne croie ni aux uns ni aux autres, nous ont empêché de sortir de l'Europe, si tant est que l'on puisse appeler ainsi ce que nous avons vu, et ce qui lui ressemble si peu. Je sais qu'il n'est pas à la mode

de croire ni les voyageurs, ni les courtisans, ni le bien qu'on dit de la Russie. Ceux même d'entre les Russes qui sont fâchés de n'avoir pas été avec nous, prétendront qu'on nous a trompés et que nous trompons. On a déjà répandu le conte ridicule qu'on faisoit transmettre sur notre route des villages de carton de cent lieues à la ronde; que les vaisseaux et les canons étoient en peinture, la cavalerie sans chevaux, &c. Voilà deux mois que je jette l'argent par les fenêtres; cela m'est déjà arrivé, mais pas de cette manière-ci; ce sont des millions que j'ai peut-être déjà distribués: voici comme cela se fait. A côté de moi, en voiture, il y a un grand sac vert, comme celui où vous mettrez vos livres de prières quand vous serez dévote. Ce sac est rempli d'impériales, pièces de quatre ducats. Les habi-

tans des villages voisins, et même de dix, quinze et vingt lieues, viennent sur notre passage pour voir l'Impératrice. Voici comme ils s'y prennent: un bon quart d'heure avant qu'elle arrive, ils se couchent ventre à terre, et ne se relèvent qu'un quart d'heure après que nous avons passé; ce sont ces dos et ces têtes baisant la terre que j'écrase d'or, au grand galop; et cela arrive dix fois par jour.

Je sais très-bien ce qui est escamotage: par exemple, l'Impératrice, qui, ne peut pas courir à pied comme nous, doit croire que quelques villes, pour lesquelles elle a donné de l'argent, sont achevées; tandis qu'il y a souvent des villes sans rues, des rues sans maisons, et des maisons sans toit, portes, ni fenêtres. On ne montre à l'Impératrice que les boutiques bien bâties en pierres, et les colonnades

des palais des gouverneurs-généraux, à quarante-deux desquel elle a fait présent d'une vaisselle d'argent de cent couverts. On nous donne souvent, dans les capitales des provinces, des soupers et des bals de deux cents personnes. Les fourrures, les chaînes d'or des femmes de marchands, et les espèces de bonnets de grenadiers ornés de perles annoncent la richesse. C'est un fort beau coup-d'œil dans ces salles immenses, que les costumes des gentilshommes et de de leurs femmes. Les gouvernemens d'Orient portent le brun, l'or et l'argent; les autres, le rouge et le bleu céleste.

Il y a ici une des plus belles fabriques d'armes qu'on puisse voir; outre cela on y travaille l'acier presque aussi bien qu'en Angleterre. Je suis couvert de présens, dont je ne sais que faire. L'Impératrice achète tout ce

qu'il y a, pour le donner et encourager en même temps la manufacture.

J'ai un tabouret, un parapluie, une table, une canne, un nécessaire damasquiné; tout cela m'est fort utile, comme vous sentez bien, et commode à emporter.

Voyez, me disoit quelquefois l'Impératrice, en me montrant dans les gouvernemens de Karskoff et de Kursk, les champs aussi bien cultivés qu'en Angleterre, et une population presqu'aussi nombreuse; voyez si l'abbé Chappe, qui ne *voyoit* rien à travers ses glaces de bois, fermées à cause du froid, n'a pas eu tort de prétendre qu'il n'y a que des *déserts en Russie.* Je ne garantis pas que quelque seigneur de village, abusant de son pouvoir, ce qui peut arriver de même partout, n'ait pas fait quelquefois pousser des cris de joie, le fouet à la main, pour étouffer

la misère. Mais dès que ces seigneurs sont accusés par les gouverneurs des provnices, on les punit, et sûrement les *hourra* que nous avons entendus sur notre route, étoient hurlés de bon cœur et avec des visages très-rians.—

Comme dans plusieurs courses j'ai quitté l'Impératrice, j'ai trouvé bien des choses que les Russes mêmes ne connoissent pas; des établissemens superbes commencés, des manufactures, des villages bâtis en rues bien alignées, entourés d'arbres et traversés par des ruisseaux. Tout ce que je vous dis est vrai, d'abord parce que je ne ments jamais qu'aux femmes qui ne vous ressemblent pas; ensuite parce que personne ici ne lit mes lettres; et puis l'on ne flatte pas les gens qu'on voit depuis six heures du matin jusqu'à dix du soir; au contraire même on a souvent, en voiture, de l'humeur

les uns contre les autres. Je me souviens d'un jour qu'on parloit de courage; l'Impératrice me dit:—Si j'avois été homme j'aurois été tué avant d'être capitaine.—Je lui répondis:—Je n'en crois rien, Madame, car je vis encore. —Je m'aperçus qu'après avoir été quelque temps à comprendre ce que je voulois dire, elle se mit à rire sous cape de ce que je la corrigeois de croire qu'elle eût été plus brave que moi et tant d'autres. Une autrefois je disputois avec elle bien sérieusement sur la cour de France. Et comme elle ajoutoit un peu foi à quelques brochures qui couroient les pays étrangers, je lui dis presque avec aigreur:—Madame, on ment au Nord sur l'Occident, comme à l'Occident sur le Nord; il ne faut pas plus croire les porteurs de chaise de Versailles que les Iswaschick de Czarskozelo.—

Nous regardons le reste du voyage comme une bagatelle; car nous n'avons malheureusement plus que quatre cents lieues à faire. Il nous a toujours fallu six cents chevaux à chaque relai; toutes nos voitures sont pleines de pêches et d'oranges; nos valets sont ivres de vin de Champagne, et je meurs de faim; car tout est froid et détestable à la table de l'Impératrice, qui n'y reste pas assez long-temps, et qui, pour dire quelque chose d'agréable ou d'utile, s'y met avec tant de lenteur, que rien n'est chaud, excepté l'eau que l'on boit; car l'agrément de ce pays-ci est que l'été y est plus brûlant qu'en Provence. En Crimée, j'ai cru étouffer du souffle de brasier qu'on y respire. Un autre agrément de ce pays, c'est de n'avoir aucune nouvelle de votre petite Europe, à vous autres. Je ne crois pas

que mes lettres vous arrivent ; je n'en recevrai plus de vous, si, comme je l'espère, la guerre éclate l'un de ces jours avec les bons Mahomé ans ; et il faudra se dépêcher de les battre pour vous aller voir bien vite, ma chère Marquise, ou vous adorer, comme une divinité, sans vous voir.

LETTRE IX.

De Moscou.

En voici bien d'un autre. Cette ville, qui donne, à certains égards, quelqu'idée d'Ispahan, ressemble à quatre ou cinq cents châteaux de grands seigneurs, qui seroient venus, avec leurs villages sur des roulettes, se réunir pour vivre ensemble. Ch rchez dans les géographies, les dictionnaires et les voyages, tout ce qui regarde Moscou, et dites que je vous l'ai

mandé ; mais ce que vous n'y trouverez pas, c'est que les plus grands seigneurs de l'empire, ennuyés de la cour, sont ici frondant et grondant tout à leur aise ; l'Impératrice ne le sait qu'en gros, et ne veut pas le savoir en détail : elle n'aime point la police pour les propos et l'espionnage de l'intérieur. —Que pensez-vous, me dit-elle, de ces messieurs ?—Ce sont de belles ruines, lui dis-je, en regardant trois ou quatre anciens grands chambellans, généraux en chef, &c.—Ils ne m'aiment pas beaucoup, dit-elle ; je ne suis point à la mode à Moscou ; peut-être que j'ai eu tort vis-à-vis de quelques-uns d'entr'eux, ou qu'il y a eu du malentendu.—

L'Impératrice n'étoit plus Cléopâtre à Alexandrie ; d'ailleurs César nous avoit quittés pour s'en retourner chez lui. Le roman disparut et fit place à

la triste réalité. Alexis Orloff eut le courage d'apprendre à S. M. I. que la famine se montroit dans quelques gouvernemens : les fêtes s'arrêtèrent. La bienfaisance vint remplacer la magnificence, et le luxe céda à la nécessité. On ne jette plus d'argent, on le distribue. Les torrens de vin de Champagne s'arrêtent ; des milliers de chariots de pain succèdent aux bateaux chargés d'oranges. Un nuage a obscurci un instant le front auguste et serein de CETHERINE-LE-GRAND : elle s'est enfermée avec deux de ses ministres, et n'a repris sa gaîté qu'au moment de remonter en voiture.

Si vous connoissiez notre archevêque, vous l'aimeriez à la folie, et il vous le rendroit ; il s'appelle Platon, et vaut mieux que l'autre, qu'on appeloit le Divin : ce qui me prouve qu'il est Platon *l'humain*, c'est que hier, en

sortant de son jardin, la princesse Galiezin lui demanda sa bénédiction, et il prit une rose avec laquelle il la lui donna.

Si j'étois un La Rochefoucault, un d'Albon, &c., je vous entretiendrois de la culture des terres et des finances de l'empire ; mais je n'ai pas l'honneur de m'y connoître. Oh ! quant aux finances, j'y ai pourtant travaillé ; car je crois qu'en sterlets du Volga, veau d'Arcangel, fruits d'Astracan, glaces, confitures et vins de Constance, j'ai dépensé à la couronne une somme immense.

Demandez-en pardon à vos pédans ennemis des abus ; je suis un abus de ce pays-ci, et je m'en trouve bien, et les autres aussi. Nos abus des bonnes et vraies monarchies font du bien à beaucoup de monde : et si l'on vouloit les supprimer, vous verriez re-

naître des Pugatcheff. Que le ciel vous en préserve !

Il me semble que je vous verrai demain ou après-demain. Voilà plus de dix-huit cents lieues que je marche vers vous ; il n'y en a plus que douze cents pour arriver. A vous revoir donc bientôt, chère Marquise, ou à vous écrire de Constantinnple, si tout ceci continue à s'embrouiller. Je ne vous dis rien de l'état de mon cœur ; le vôtre est en loterie : j'y ai mis. Que sait-on ! Et puis encore quand je n'y aurois pas mis, le hasard ne peut-il pas venir au-devant de moi ?

Je crois en vérité que je donne dans le précieux ; ce n'est pourtant ni votre genre, ni le mien. Ceci a l'air de la carte du pays de *Tendre* ; mais nous nous perdrions tous les deux dans ce pays-là. Vive celui-ci, si nous y étions ensemble. Il vaut mieux être

Tartare que barbare, et c'est ce que vous êtes souvent pour votre cour. Souvenez-vous toujours de celui qui est le plus digne d'en être. J'aime mon état d'étranger partout, vous adorant, mais propriétaire ailleurs. François en Autriche, Autrichien en France, l'un et l'autre en Russie, c'est le moyen de se plaire en tous lieux, et de n'être dépendant nulle part.

Nous touchons au moment de quitter la fable pour l'histoire, et l'Orient pour le Nord. J'aurai toujours pour vous le Midi dans mon cœur : que dites-vous de ce trait piquant ? Il a du moins, vous en conviendrez, le mérite du naturel.

Lettres à L'Empereur Joseph II, *au Mois de Décembre* 1787.

D'Elisabeth-Gorod.

Je voudrois signaler mon arrivée en rendant bon compte à Votre Majesté Impériale de scs ennemis et de ses amis ; mais les premiers sont trop loin, et les seconds trop égoïstes. Quelle différence entre cette année et l'année passée ! Quel beau zèle, Sire, vous aviez trouvé ici !

L'Impératrice m'avoit impatienté plusieurs fois, en me demandant si les Autrichiens avoient pris Belgrade. Je lui répondis à la dernière question que le bacha d'Ockzakow étoit trop galant pour se rendre sans son consentement. Enfin j'arrive. Quel temps ! quel chemin ! quel hiver ! quel quartier-général que cette Elisabeth !

Je suis confiant, moi ; je crois toujours qu'on m'aime ; et je me figurai que le prince Potemkin seroit charmé de me voir. Je lui saute au cou ; je lui demande à quand Oczakow?— Eh! mon Dieu, dit-il, il y a dix-huit mille hommes de garnison ; je n'en ai pas tant dans mon armée. Je manque de tout : je suis le plus malheureux des hommes, si Dieu ne m'aide.— Comment, lui dis-je, l'histoire de Kinburn ? . . . le départ de la flotte . . . . tout cela ne servira donc à rien. J'ai couru jour et nuit. On me disoit que vous commenciez déjà le siége.— Hélas! dit-il, plaise à Dieu que les Tartares ne viennent pas ici mettre tout à feu et à sang. Dieu m'a sauvé (je ne l'oublierai point) ; il a permis que je ramassasse ce qu'il y a de troupes derrière le Bog. C'est un miracle que j'aie conservé jusqu'ici

tant de pays.—Où sont donc les Tartares, lui dis-je?—Mais partout, me répond le prince; et puis il y a un Séraskier avec beaucoup de Turcs du côté d'Ackerman; douze mille Turcs dans Bender; le Niester gardé, et six mille dans Choczim.

Il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout cela. Mais pouvois-je imaginer qu'il voulût tromper celui dont je croyois qu'il avoit besoin? Si j'ai été malheureux dans toute ma mission, politico-militaire, je l'ai bien mérité. J'ai été, comme disoit le maréchal Neiperg à sa paix de 1739, un Lucifer précipité par mon orgueil: je croyois commander les deux armées Russes.

Je dis au prince que j'avois déconseillé à l'Impératrice l'envoi de la flotte dans la Méditerranée, que cet envoi coûteroit beaucoup, et ne feroit

rien pour l'objet général. Quoique l'Impératrice m'eût dit ce projet à l'instant même où elle le conçut, le prince vouloit me faire croire que c'étoit le sien. Quelques jours après, l'ayant oublié, il dit qu'il avoit écrit à l'Impératrice de ne pas faire partir sa flotte.—Mais voilà, dit-il, comme elle fait, cette femme, surtout lorsque je n'y suis pas : toujours du gigantesque. Et pourquoi a-t-elle répondu aussi grossièrement à la Prusse, qui lui offroit trente mille hommes ou de l'argent. Toujours sa maudite vanité.

—Voilà, lui dis-je, une lettre de l'Empereur qui doit servir de plan pour toute la guerre ; elle contient la marche des opérations ; c'est à vos différens corps à détailler tout cela ensuite, d'après les circonstances. Sa Majesté me charge de vous demander ce qu'on veut faire.—Le prince me dit

qu'il m'en rendroit compte le lendemain par écrit.

J'attends un jour, deux, trois, huit, quinze ; enfin m'arrive tout son plan de campagne, et je n'en ai pas eu d'autre. Le voici · *Avec l'aide de Dieu j'attaquerai tout ce qui sera entre le Bog et le Niester.*

Quoiqu'il n'y ait pas dans tout ceci le mot pour rire, voici une chose qui m'en a donné envie. Nos cosaques, à force de courir, ont pris quatre vilains Tartares qui n'ont pas même l'honneur d'être Turcs. Le prince me fait venir : ils étoient devant lui avec l'air consterné. Je tremble d'abord, mais j'espère bientôt après qu'il est trop humain pour leur faire couper la tête. Ces quatre hommes, qui ne partageoient pas mon espérance, éprouvoient mes craintes. Le prince les fait saisir ; je tremble en-

core bien plus, mais je ne vois pas de sabre levé. Dans l'instant, on les précipite dans une cuve immense que je n'avois pas remarquée.—Voilà, grâce au ciel, me dit le prince, les Mahométans baptisés par notre immersion Grecque.—Et bien enrhumés, lui dis-je ; mais Dieu soit loué.

Il avoit une idée unique, celle de former un régiment de Juifs, qui s'appeloit *Israelowsky*. Nous en avions déjà un escadron qui faisoit mon bonheur, car les barbes qui leur tomboient jusqu'aux genoux, tant leurs étriers étoient courts, et la peur qu'ils avoient à cheval leur donnoient l'air de singes. On lisoit leur inquiétude dans leurs yeux ; et les grandes piques qu'ils tenoient de la manière la plus comique, faisoient croire qu'ils avoient voulu contrefaire les cosaques.

Je ne sais quel maudit Pape a per-

suadé à notre maréchal qu'un rassemblement quelconque étoit contraire à la sainte écriture.

Au mois d'Avril, 1788.

D'Elisabeth-Gorod.

Si nous avions des vivres, nous marcherions. Si nous avions des pontons, nous passerions des rivières. Si nous avions des boulets et des bombes, nous assiégerions ; on n'a oublié que cela : le prince en fait venir par la poste. Ce transport et l'achat des munitions coûte trois millions de roubles.

Je prie Votre Majesté de me garantir de l'indignation du conseil de guerre et de la chancellerie d'état. Mais, quand même je le voudrois, je n'ai rien à leur écrire, nous ne faisons rien.

D'ailleurs, Sire, l'amie intime et bien vraie de votre auguste personne ne voudroit pas que ce qu'elle me dit ou m'écrit fût su de vos ministres et des autres cours. Par exemple, pourrois-je dire à personne ce que j'ai mandé à Votre Majesté, que si je pouvois obtenir d'elle que le prince de Cobourg entrât seulement en Moldavie, l'Impératrice nous donnoit sa parole impériale que nous aurions Choczim et le Raya à la paix, quelque paix que l'on fasse ?

L'Impératrice en est très-pressée, et voudroit que la guerre se dépêchât ; car elle ne sait pas si la Prusse ne travaille pas déjà la tête chaude et de travers du Roi de Suède. C'est pour le coup que si, d'ici là, l'on n'arrête pas les têtes trop légères ou trop profondes de la nation Françoise, et les projets impuissans des mécontens

Flamands, toute notre partie du monde sera embrasée. Il n'y a pas moyen d'embraser l'Asie pour sauver l'Europe. Nous avons ici des ambassadeurs Persans qui viennent s'excuser, en disant qu'une révolte chez eux les empêche de déclarer la guerre aux Turcs.

Il me semble, Sire, que vous n'êtes pas plus heureux en révolte de votre côté, et que Mahmoud, bacha de Scutari, se raccommode avec la Porte.

Voilà ce que nous ont rapporté les émissaires que le prince Potemkin a envoyés dans ce pays-là ; mais je ne garantis jamais ses nouvelles, parce que c'est encore le caractère de cet enfant d'avoir de la malice.

L'autre jour je lui reprochois notre inaction. Il s'est fait arriver un courrier, un quart d'heure après, avec la

nouvelle d'une bataille gagnée dans le Caucase.—Voyez, me dit-il, si je ne fais rien ; je viens de tuer dix mille Circassiens, Abyssiniens, Immarettes et Géorgiens ; et j'ai déjà tué cinq mille Turcs à Kinburn.—Je suis charmé, lui ai-je répondu, d'avoir eu tant de gloire sans m'en douter, car je ne vous ai point quitté.

Comme il est permis d'avoir de l'humeur lorsqu'on a eu la fièvre pendant quinze jours, et comme il faut ici bouder et se fâcher pour renouveler son crédit, j'ai dit l'autre jour que j'allois faire venir six mille Croates pour m'emparer d'Oczakow, qu'on respecte tant dans cette armée.

Malgré tous les torts de mon commandant d'armée, il a une bonne qualité, c'est beaucoup d'attachement pour la maison d'Autriche. Votre Majesté Impériale a pour elle la ga-

lerie et les sallons de l'Hermitage, mais point le cabinet.

A propos de cela, je ne sais ce qui a pris l'autre jour au Prince Potemkin : au milieu des diamands avec lesquels il fait des dessins sur sa table, il y avoit une superbe toison de cent mille roubles; étoit-ce pour me dire qu'il engageroit l'Impératrice à m'en faire présent si je lui écrivois que tout va bien, ou pour me faire entendre qu'il se la donneroit à lui-même si Votre Majesté lui en accordoit le collier L'Impératrice, étonnée de ne plus recevoir de mes lettres, voit certainement que je suis trop reconnoissant de ses bontés, que j'ai dues d'abord au Prince Potemkin, pour me plaindre de lui; et qu'en même temps je suis trop vrai pour écrire qu'il ne pourroit pas faire plus qu'il ne fait. Aussi je ne songe plus à mes prétentions sur la

Russie, par le mariage de Charles avec une Massalska, prétentions pour lesquelles j'ai fait mon premier voyage à Pétersbourg. Je crois que je n'ai plus à me défendre des diamans et des paysans qu'on vouloit me donner il y a un an.

Quoiqu'il en soit, je n'ai pu m'empêcher de dire au Prince que je ne regardois le goût qu'il avoit pris pour notre cour, et pour la guerre contre les Turcs, que comme le goût des tableaux et des diamans, et que je craignois qu'il ne lui passât de même.

Au Mois de Mai, 1788.

D'Elizabeth-Gorod.

Où trouverai-je des expressions pour témoigner ma reconnoissance de ce que Votre Majesté Impériale dit et fait

pour mon bon Charles? Deux grâces de cette nature, accordées sur la brèche, et votre lettre, Sire, sont de terribles droits que vous prenez sur le cœur et la vie du père et du fils. J'ai pleuré de joie, de tendresse, et peut-être de jalousie. J'ai fait pleurer tous ceux qui ont lu ce que votre Majesté a écrit: cela prouve qu'il y a encore de bonnes gens dans le monde.

Il vaudra mieux que moi, cet excellent Charles; je serai heureux de laisser après moi, à Votre Majesté, un sujet qui lui sera plus utile.

Votre Majesté Impériale a commencé sa carrière de gloire par résister, dans la guerre de 1778, au cabinet de Vienne (ce qui étoit le plus difficile), et puis à celui de Berlin, de Versailles, et de Pétersbourg. Elle a arrêté et repoussé le génie du Roi de Prusse; elle va mettre le comble à sa

renommée par des actions d'éclat. La prise de Belgrade va suivre celle de Sabatsez, et une victoire suivra ces deux succès. V. M. a ordonné, et la Moldavie a été à elle. Cette conquête ne nous a coûté que deux marches, et aux Russes deux campagnes pendant la dernière guerre.

Voici une petite histoire qui vient de m'amuser. M. de Lafayette m'a envoyé un soi-disant ingénieur François, nommé Marolle, pour commander le siége. J'entre avec lui dans la tente du Prince: avant que je lui aie présenté, et tout près de lui, l'ingénieur me crie: *Où est le général?*— Le voici, lui dis-je. Il le prend par la main, et lui dit:—*Bon jour, général. Et bien, qu'est-ce? vous voulez avoir Oczakow?*—Apparemment, dit le Prince.--*Eh bien,* dit mon original, *nous vous aurons cela. Avez-vous ici Vauban et Cohorn? Je voudrois aussi un*

peu de Saint-Remi, et me remettre à tout cela que j'ai un peu oublié, ou même que je n'ai pas trop su; car dans le fond je ne suis qu'ingénieur des ponts et chaussées.—Le Prince, toujours bon et aimable quand il en a le temps, se mit à rire, et lui dit:—Reposez-vous de votre voyage, ne vous tuez pas à lire; je vous ferai porter à manger dans votre tente.

Votre Majesté m'effraie par ce qu'elle daigne m'écrire au sujet de la France et de la Flandre. Il faudroit pourtant que ces deux pays fussent bien changés, depuis deux ans que je les ai perdus de vue, pour qu'on ne leur fît pas entendre raison, ou qu'on ne les mît pas à la raison.

Dès que Votre Majesté Impériale conserve les trois corps qui composent les Etats, et les choses essentielles de la constitution, il n'y aura que les intrigans et les faux patriotes qui, pour

des raisons d'intérêt particulier, voudront faire du train. C'étoit cette assurance que j'avois prié Votre Majesté de faire donner aux Etats; et je crois qu'à ces conditions j'aurois tout pacifié dans huit jours. Un peu de vigueur de la part du gouvernement, à présent, dispensera de la rigueur. Si j'y étois, je parlerois en patriote, mot honorable qui commence à devenir odieux; en citoyen, autre mot défiguré; et si je ne réussissois pas, je parlerois et j'agirois en général Autrichien, en faisant enfermer un archevêque, un évêque, un gros abbé-moine, un professeur, un brasseur et un avocat.

Quant à la France, Votre Majesté qui a tant de mémoire se souviendra qu'elle m'a dit, dans mon gouvernement, à une promenade que je lui faisois faire dans les fortifications, qu'elle ne connoissoit qu'un médecin pour sauver ce royaume, M. Necker.

Au Mois de Mai, 1788.

Nous voici au camp de Novo Gregori, où nous venons d'apprendre la nouvelle de la première victoire du Prince de Nassau sur le Capitan Pacha. Le Prince Potemkin me fait chercher, m'embrasse, me dit: *Cela vient de Dieu; voyez cette église, je l'ai consacrée à St. George, mon patron, et l'affaire de Kinburn a eu lieu le lendemain de sa fête.*—Au bout de quelques semaines de séjour et de marches rétrogrades à l'occasion du pont pour passer la maudite rivière, nous nous trouvâmes encore à la hauteur de Novo Gregori, où nous reçûmes la nouvelle de deux autres victoires du Prince de Nassau. *Eh bien! mon ami*, me dit le Prince Potemkin,

en me sautant au cou, *que vous ai-je dit de Novo Gregori? le voilà encore. Cela n'est-il pas clair? je suis l'enfant gâté de Dieu:* ce sont ses propres paroles, et je ne les rapporte que pour faire connoître l'homme le plus extraordinaire qu'il y ait jamais eu.—Quel bonheur! ajouta le Prince; la garnison d'Oczakof se sauve. Je me mets en marche tout de suite; venez-vous avec moi?—En doutez-vous? lui dis-je.—Et nous voilà partis. Au lieu d'aller droit à cette place, où je comptois me rendre dans deux jours avec toute la cavalerie, nous en passâmes trois sur l'eau: nous nous arrêtâmes partout, pour prendre et manger du poisson; et nous allâmes visiter la flotille victorieuse.

Le 18 *Juin, Anniversaire de la Bataille de Colins.*

Du Camp d'Arnuntzka.

Il y a aujourd'hui trente-un ans qu'à cette heure-ci je voyois les armes de l'auguste Maison d'Autriche triomphantes en Bohême: puissent-elles l'être aujourd'hui dans l'empire du Croissant! Je criois alors avec mes Wallons des *Vivat Maria-Theresia!* Le nom, les exemples et les peines que Votre Majesté se donne feront crier bientôt, j'espère, sur les murs de Belgrade: *Vivat Josephus secundus!* c'est à dire, en latin, *heureux*, ce que vous méritez si bien d'être, Sire, par votre zèle pour le bien public, aux dépens de votre bien particulier.

Je ménage ici tous les mécontens

de la Russie, non pour lui faire du tort, mais pour nous faire du bien, qui peut même réjaillir sur elle. Par exemple, les Grecs sont négligés par l'Impératrice, et oubliés du Prince Potemkin, qui en fait attendre ici deux cents depuis plus de trois mois; ils sont venus me dire que Votre Majesté Impériale peut compter sur eux. Je ne me suis pas compromis; car je sais qu'on ne peut pas se fier à eux. J'ai mieux aimé perdre mon argent que mon crédit, et j'ai donné trois cents ducats à un nommé Georgi, jeune homme extrêmement intelligent, qui veut amener à Votre Majesté sa petite colonie et s'établir dans le Bannat, ou même nous procurer des îles qui seroient bien utiles au commerce de Trieste.

Si mon zèle pour tirer parti de tout; si les reproches que j'adresse aux

deux maréchaux, à cause de leur inaction, élèvent quelques nuages entre nous, ils se dissiperont bientôt, car l'Impératrice sait à quel point je l'adore et l'admire. Si elle ressembloit à cette Elisabeth qu'elle a remplacée, je me raccommoderois bien aisément avec un madrigal pour elle, une chanson pour le favori, et une épigramme contre le Roi de Prusse ou le Roi de Suède; mais l'ancienne bienveillance de Catherine II, et le fond d'amitié qui reste à son général pour moi, empêcheront les maréchaux de désapprouver ce qui leur déplairoit de la part d'un autre.

Au Mois de Juin, 1788.

Au Camp des Déserts.

Je vais me hasarder à bien des choses; mais *zelus domûs tuæ comedit*

me. Votre Majesté Impériale ne s'attend pas à recevoir des conseils de ma part, et je ne m'en aviserois pas si je n'étois pas sûr d'être long-temps sans la voir; mais j'espère qu'elle les aura suivis, ou qu'elle les aura oubliés d'ici à ce temps-là.

L'Europe est dans une telle confusion qu'il n'y a pas un moment de temps à perdre pour tirer parti des circonstances. Le Roi de Prusse est piqué de ce que l'Impératrice lui a fait dire qu'il étoit depuis trop peu de temps sur le trône pour déterminer les intérêts des autres Puissances, et qu'il ne devoit pas prétendre arranger trois-empires comme la république de Hollande, et les travailler comme la Pologne.

Votre Majesté Impériale l'empêchera de se livrer à ses projets si elle daigne m'écrire une lettre ostensi-

ble, où elle promette que deux Puissances co-partageantes s'armeront contre celle des trois qui voudroit seulement s'emparer de la plus petite starostie. Sous prétexte de s'opposer aux Turcs, j'ai engagé le Prince Potemkin à livrer quarante mille fusils aux Polonois, s'ils veulent former une confédération, appuyée par les deux cours impériales.

Plusieurs grands seigneurs Polonois que j'entretiens dans ce projet, n'attendent que son exécution pour étouffer le parti Prussien. Je leur demande seulement de n'être rien que Polonois. Le Prince Cz * * * *, qui est un patriote aussi zélé qu'éclairé, y travaille aussi, et convenoit hier avec moi que les partisans de l'étranger feroient le malheur de leurs pays. Je leur dis toujours:—N'allez, Messieurs, ni à Vienne, ni à Pétersbourg, ni à Ber-

lin; et pour vous dégager du joug de la Russie, n'allez pas en chercher un plus dangereux, le bâton d'un caporal Prussien.

J'ai promis que Votre Majesté obtiendroit de l'Impératrice de diminuer les abus de l'autorité que ses généraux et ses ministres exercent sur les Polonois: ce sera d'une bonne politique et d'une bonne morale. Avant que je me mêlasse d'affaires, j'aurois mis la morale avant la politique; mais je vois qu'on se pervertit.

Je suis absolument ici une *Bonne* d'enfant; mais mon enfant est grand, fort et mutin. Hier il m'a encore dit: Croyez-vous être venu ici pour me mener par le nez?—Croyez-vous, lui ai-je répondu, que je serois venu ici si je ne l'avois pas cru? Paresseux et sans expérience, que pouvez-vous faire de mieux, cher Prince? Comment

ne pas vous confier à un homme amoureux de votre gloire et de celle des deux empires? Il vous manque si peu de choses pour que vous soyez une perfection! Mais que peut faire votre génie s'il n'est pas aidé par la confiance et l'amitié?

Le Prince me dit:—Faites passer la Save à votre Empereur, je passerai le Bog.—Comment pouvez-vous, lui dis-je, en être aux complimens comme à la porte d'un sallon? Mon Empereur vous cède le rang: il y a une armée Turque contre lui, il n'y en a pas contre vous.—Croyez-vous, me dit-il, qu'il voudroit nous donner des croix de Marie Thérèse, et recevoir des croix de St. Georges pour ceux qui se distingueroient dans nos deux armées?—J'ai bien vu où il en vouloit venir. Il a la manie des ordres; il n'en a que douze, et je lui ai assuré qu'Oczakow

valoit bien notre grande croix, et que s'il rendoit la prise de Belgrade plus facile à Votre Majesté Impériale, il pourroit prétendre à l'ordre de St. Etienne. Je vous prie, Sire, de confirmer cette espérance que je lui ai donnée; et si notre catholicité Romaine pouvoit se déranger en sa faveur, et lui promettre la toison, nous l'aurions tout-à-fait à nous.

Au Mois de Juillet.

Au Camp sous Oczakow.

Le Prince me dit un jour: Cette chienne de place m'embarrasse. Je lui répondis:—Elle vous embarassera long-temps si vous ne vous y prenez pas plus vigoureusement. Faites une fausse attaque d'un côté, et sautez, de 'autre, dans le retranchement; entrez

pêle-mêle, avec la garnison, dans la vieille forteresse, et vous l'aurez. — Croyez-vous, me dit-il, que c'est comme votre Sabatsch, défendu par mille hommes, et pris par vingt mille?

Je lui répondis qu'il ne devoit s'en souvenir que pour en parler avec respect, et imiter une attaque faite avec tant de vigueur par deux bataillons et Sa Majesté l'Empereur lui-même, qui jugea le moment où l'on devoit donner l'assaut, au milieu des coups de fusil qu'on tiroit de tous les côtés. Le lendemain, lorsque le Prince étoit allé visiter une batterie de seize pièces de canon qu'il avoit établie lui-même en plein champ à quatre-vingt toises du retranchement, il se ressouvint de notre conversation de la veille; et dans le temps que les boulets pleuvoient à côté de nous, et avoient tué près de lui un charretier d'artillerie et ses deux

chevaux, il dit, en riant, au Comte de Branicki :—Demandez au Prince de Ligne si son Empereur a été plus brave à Sabatsch que moi ici.—Il est sûr que cette fausse demi-attaque fut chaude : on ne peut rien voir de plus noblement et de plus gaîment valeureux que le Prince. Aussi je l'aimai à la folie ce jour-là, ainsi que trois autres jours pendant lesquels il s'exposa aux plus grands dangers ; et je lui dis que je voyois bien qu'il falloit lui tirer des boulets de canon pour lui faire passer sa mauvaise humeur.

Comme je croyois qu'on alloit employer les moyens de s'emparer de la place, c'est-à-dire une attaque de vive force, ou un siège en règle qui auroit été l'affaire de huit jours, je m'empressai de me trouver aux escarmouches, parce que je n'avois jamais vu de Spahis. Nos Circassiens en tuoient quelquefois à coups de flèche; cela

étoit fort amusant. Il nous venoit souvent aux oreilles des coups de fusil qui partoient des jardins où les Janissaires se cachoient, et puis beaucoup de coups de pistolet de ceux qu'on appelle les *Bravi*. Nous prîmes et perdîmes plusieurs fois les jardins du Bachâ. Le Prince nous y mena un jour pour y recevoir l'excédent des balles qui dépassoient les attaquans, commandés par Pahlen. Une fois mon cheval s'abattit de peur ou par le vent d'un boulet.

Comme je vois que cette espèce de siége est plus dangereux que glorieux pour les promeneurs, j'évite, quand j'y pense, la promenade perpendiculaire; car à peine quitte-t-on la ligne du camp qu'on est surpris par une averse de boulets comme par la pluie: nous sommes presque aussi assiégés qu'assiégeans. J'ai vainement fait faire cette

réflexion au Comte Roger de Damas; il a reçu hier, sans être guéri tout-à-fait de son coup de fusil de l'autre jour, une contusion d'un boulet de canon à la cuisse. Je souhaite pouvoir apprendre bientôt à Votre Majesté Impériale des nouvelles plus intéressantes; mais je commence à en désespérer.

Au Mois d'Août, 1788.

Au Camp sous Oczakow.

Je crois qu'on a commencé le siége d'Oczakow, ou du moins qu'on se l'imagine. On vient de faire quatre mauvaises redoutes à sept cents toises du retranchement, et à neuf cents de la place. L'ennemi n'a pas daigné tirer sur les ouvriers, quoiqu'on ait choisi pour travailler les deux nuits les

plus claires, et la plus belle lune. On dit qu'on va construire deux nouvelles redoutes à deux cents toises de celle-ci, et de là une communication à une batterie en brèche de vingt pièces de canon ; tout cela d'après deux ou trois projets de quelques subalternes qui n'ont rien vu, et qui ne sont ni du génie, ni de l'artillerie. Le Prince, pour n'avoir pas l'air de suivre des conseils, mêle tout cela ensemble, donne des ordres et des contre-ordres, et perd du temps et du monde.

Le 29, les Turcs, au nombre de quarante tout au plus, longeant la mer et grimpant sur l'escarpement, s'avancèrent pour tirer des coups de fusil sur la batterie où le Prince d'Anhalt venoit de relever le général Chotousoff, le même qui, dans la dernière guerre, attrappa un coup de fusil au travers de la tête, derrière les yeux, et

par une particularité sans exemple, ne les perdit pas. Ce général a reçu hier un second coup semblable à celui-là, dans la tête au-dessous des yeux, et mourra, je crois, aujourd'hui ou demain. Je venois de regarder le commencement de la sortie par une embrasure, et à peine en voulut-il faire autant qu'il fut renversé.

Les chasseurs voulurent venger la blessure de leur général, et, sans attendre les ordres du prince d'Anhalt, qui venoit d'arriver, ils coururent pêle-mêle pour chasser ces quarante hommes, qui furent bientôt renforcés par plus de trois cents soldats de Hazan Pacha. Le prince d'Anhalt fut obligé, pour sauver le premier bataillon, de s'avancer avec le second; il reçut une contusion d'une balle qui blessa en même temps à l'épaule le comte de Damas, volontaire François.

Le prince d'Anhalt perdit presque tous ses officiers, défendit sa batterie que les Turcs attaquoient déjà, et après un feu bien opiniâtre, les repoussa.

A peine rentroient-ils dans le retranchement que plus de deux mille Turcs sortirent, drapeaux déployés. Le prince d'Anhalt, qui avoit rallié ses chasseurs avec bien de la peine, attaqua ces Turcs. Il y en avoit des centaines qui, se cachant dans les crevasses de l'escarpement, tiroient sans cesse, et ne pouvoient pas être délogés: ils y auroient passé la nuit pour attaquer ensuite la batterie, dont ils avoient déjà trouvé le chemin à travers les excavations.

Enfin, le prince de Nassau, qui s'attendoit à recevoir des ordres à ce sujet, eut le triple plaisir de sauver la

batterie et le prince d'Anhalt, et de se venger du prince Potemkin, en lui faisant son rapport et en s'excusant de ce que sans ordre il s'étoit avancé avec trois chaloupes canonnières, et avoit forcé les Turcs à se retirer. Le prince d'Anhalt avoit déjà déclaré dans son rapport que c'étoit au prince de Nassau qu'il devoit son salut. L'ennemi se retira. Nous eumes un général-major blessé ; un colonel, un lieutenant-colonel, un major, trois capitaines, dont l'un est neveu du pauvre général Choutousoff, ont été hachés en pièces. On nous a tué près de cent quatre-vingts hommes ; et en tout, depuis sept semaines que nous sommes ici, sans avoir véritablement commencé le siége, nous avons perdu plus de douze cents hommes.

C'est réellement pour épargner le

sang que le Prince se sert tant de la ruse et de l'argent. Le très-petit Laskasoff, dont la figure amusoit Votre Majesté l'année passée, est sans cesse en course. Le Prince a si bien dans la tête que les Turcs ont envie de se rendre à nous, qu'après une grande canonnade de la flotte du Capitan Pacha, dont j'ai bien distingué la belle barbe blanche, quelques barques de Zaparogues Turcs s'étant approchées près de la côte pour sonder la mer Noire, le Prince Potemkin nous dit, à Repnin et à moi : —Je sais de bonne part qu'ils veulent déserter.—Il les voyoit déjà bons chrétiens. Nous allâmes pour les aider à débarquer ; ils se mirent à rire, à nous huer et à nous fusiller.

Au Mois d'Août, 1788.

Au Camp sous Oczakow.

Si j'étois souverain, j'aimerois assez des sujets qu'on pût désavouer. Je ne suis pas fier sur cet article-là, et il ne tient qu'à vous, Sire, de vous permettre cette liberté : mon amour pour votre monarchie l'emporte sur mon amour-propre. Votre Majesté ne veut pas trop que je me mêle des affaires de la Pologne ; mais voici comme je me suis jeté à corps perdu dans un accès de politique.

Le Prince de Cz****, celui des grands seigneurs qui viennent dans notre camp à qui j'ai trouvé la meilleure tête, demandoit au Prince Potemkin ce que veut ou peut la Russie. Je lui dis, et aux autres aussi :—N'allez ni à Vienne, ni à Pétersbourg, ni à Berlin, messieurs ; restez Polonois.

Mon Empereur ne veut rien vous enlever. L'Impératrice aime mieux garder l'influence que la géographie lui donne sur tout votre pays, que d'en prendre une partie. Mais vous voyez par les lettres de Hertsberg, interceptées, que c'est la cour de Berlin *qui circuit leo rugiens quærens quem devoret ;* elle veut tout au moins la grande Pologne. Le Prince Potemkin m'a promis quarante mille fusils de Toula pour une confédération, soi-disant contre le Tartares, mais, dans le fait, contre la première puissance qui voudra faire un second partage ; c'est-à-dire la Prusse, sans la nommer. Ne vous y fiez pas ; mais si, pour secouer les rênes lâches et longues que Pétersbourg tient dans sa main, vous vous soumettez à une puissance qui vous serrera de près, vous disparoîtrez de la surface de la terre ;

car alors, ou vous serez perdus parce que votre pays deviendra le théâtre de la guerre, ou les deux empires seront obligés d'en prendre chacun leur part.

J'ai écrit l'autre jour au Roi de Pologne : *Sire, l'orage gronde sur votre tête.* Il m'a répondu, avec son esprit et sa grâce ordinaire, mais qui malheureusement ne suffisent pas pour gouverner, *qu'il tâcheroit de mettre un conducteur pour détourner la foudre.*

Je m'ennuie d'ennuyer Votre Majesté Impériale de notre inaction. Nous en sommes sortis l'autre jour sssez ridiculement, sans savoir pourquoi. Le soi-disant invincible Suvarow, après avoir bien dîné à huit heures du matin, selon sa coutume, a fait, de son autorité privée et sans qu'on s'y attendît, marcher toute sa

gauche en quatre bataillons carrés, contre le retranchement de la droite. Il étoit clair qu'il n'y entreroit pas avec ces manières-là. Aussi, à moitié chemin, il avoit déjà reçu un bon coup de fusil et perdu mille hommes. Comme je vis tous les petits drapeaux Turcs se porter sur ce point, ce qui me prouva qu'il n'y avoit plus personne dans le retranchement de la gauche, je courus à notre droite pour engager le général Russe à sauter dans ce retranchement, avec son aile droite. Il en mouroit d'envie. J'envoyai mes deux aides-de-camp, Autrichien et Russe, au Prince Potemkin pour lui en demander la permission. D'abord point de réponse : il pleuroit ; car un maudit amour d'humanité, point joué, mais mal placé, lui fait regretter les morts qui sont cependant nécessaires pour réussir à cette entreprise ; et puis,

point de permission. Je courus au Prince Repnin, qui, sans attendre mon conseil, marcha avec le centre vers le retranchement, pour faire une diversion, et dégager les détestables carrés de Suvarow, qui auroient été abîmés avant de rentrer dans le camp: ce mouvement eut un plein succés.

Je tâche d'entrentenir l'union de Repnin avec Potemkin tant que je peux, moyennant la Bible dont celui-ci fait grand cas, et le Martinisme qui a rendu l'autre aussi doux qu'il étoit autrefois difficile à vivre. Il met ses humiliations au pied du crucifix, me dit-il toujours: c'est un homme qui joint la plus grande exactitude à la plus belle valeur. Voici une occasion où tous les deux en ont montré une très-brillante. Le Prince de Nassau nous mène dans sa barque, le Prince Potemkin et moi, reconnoître la place

de très-près du côté de la mer ; on nous salue par beaucoup de mitrailles, on nous accompagne à coups de canon ; nous voyons ce que j'avois dit au mois de Mars, c'est-à-dire la tour et l'angle de cette muraille qu'il faut battre en brèche.

Une foule de Turcs se jettent dans des petites barques attachées à la muraille, pour tirer sur nous ; d'autres les détachent pour courir après nous. Tous les ennemis du Prince, tous les curieux de l'armée qui étoient sur les bords de la mer à nous regarder, font des vœux pour que nous soyons pris. Je crois Nassau tué, parce que tout d'un coup sa tête tombe sur mon épaule ; mais c'est, au contraire, parce qu'avec la présence d'esprit qui ne le quitte jamais, il avoit bien jugé un boulet à ricochet qui, sans ce mouvement, l'auroit frappé à mort.

Au Mois d'Octobre 1788.

Au Camp sous Oczakow.

Ma situation est agréable à bien des égards : s'il y a des retranchemens à escalader, s'il y a une expédition à faire, on m'a promis un commandement selon le grade qui j'ai aux armées des deux empires. Je suis d'ailleurs comme les favoris, les maîtresses et les confesseurs, qui n'ont pas de responsabilité; mais je veux en avoir, quelque dure qu'en soit la condition. Je rougis d'être presqu'heureux quand Votre Majesté souffre. Sire, quatre de vos généraux ont fait des sottises que je me fais fort de réparer, et que dans votre lettre vous appelez avec modération des bévues. Si j'en fais, je ne crois pas y survivre; mais, comme j'aime la vie, je prendrai bien

mes précautions. Rappelez-moi, et je pars sur-le-champ.

Je suis si pénétré de la situation de Votre Majesté Impériale que je ne puis m'empêcher de satisfaire mon cœur, en lui peignant tout ce que j'éprouve depuis que j'ai reçu hier la lettre dont elle m'a honoré, en date du 27 Septembre. Votre santé m'inquiète, Sire, encore plus que les Turcs, sur lesquels il se présentera sûrement quelqu'occasion d'avoir un avantage ; et le premier menera sans doute à plusieurs autres. Ce ne sont point mes talens, dont je puis faire hommage à Votre Majesté Impériale, mais ma bonne volonté et mon activité. La caverne la plus affreuse et le défilé le plus désagréable à garder me paroîtront un charmant quartier d'hiver.

Le mois de Septembre réparera les malheurs du Bannat, et les non-succès

de la Bosnie. Pouvoit-on croire que cet empire Musulman délabré eût pu mettre l'empire Russe dans le plus triste état ? Le plan des Turcs étoit fort beau, car si le roi de Suède avoit attaqué trois semaines plus tôt, ou plus tard, et si le Capitan Pacha avoit réussi à écraser avec la forêt de mâts qui couvroit le Liman, les pauvres bateaux de pêcheurs, et les galères de cuisine qui formoient toute la flotte de notre romanesque navigation du Boristhène, le roi alloit à Pétersbourg, et le Pacha à Cherson.

Le dernier Octobre, 1788.

Au Camp d'Oczakow.

Enfin, Sire, me voilà presque parti ; il n'y a plus que deux lieutenans-généraux qui se relèvent à la

tranchée, mon cher Prince d'Anhalt et Bazile Dolgorucki. Je vais profiter de la permission que me donne Votre Majesté Impériale, de faire ce que je peux pour son service. Il n'y a plus qu'un coup de désespoir qui puisse nous mettre en possession d'Oczakow, car il faudra bien se tirer d'une façon ou de l'autre de la glace, de la neige, ou tout au moins de la boue où nous nous enfonçons tous les jours de plus en plus. Branicki est parti pour ses terres, Nassau pour Pétersbourg, George Dolgorucki pour Moscou, Xavier Lubomirski et Solohup pour la Pologne, et d'autres généraux pour je ne sais où ; ils sont tous dégoûtés et presque malades.

J'ai donné à dîner au Prince avec cinquante généraux, des consuls, des Zaporogues, des Juifs et des Arméniens. Il m'est arrivé en uniforme ;

je lui ai dit: *Vous n'avez pas aujourd'hui la capotte verte, mon Prince? voilà bien la plus grande preuve de disgrâce.* Cela l'a fait rire; il s'est jeté à mon cou, et nous nous sommes embrassés comme des pauvres. Comme on ne peut lui parler que devant des popes, des brigands, des consuls intrigans dans l'Orient, ou de nouveaux baptisés, je lui fis dire que j'attendois le jour de son St. Grégoire qui, à ce que j'espérois, feroit encore un miracle pour lui, et que je partirois le lendemain, 12 Octobre.

Il me répondit qu'il n'attendoit qu'une frégate: elle n'arriva pas, mais le jour de St. Grégoire arriva.

Il n'attaqua point, il n'en étoit pas seulement question. Il voulut se donner une partie de plaisir à lui-même et à son patron, en prenant, le jour de sa fête, un bâtiment Turc: le bâ-

timent ne fut pas pris. Le Prince fut toute la journée d'une mélancolie hypocondriaque et profonde, et ne me traita pas fort bien, surtout devant les grands de son armée. Mais le soir, lorsque je pris congé de lui, il parut sortir d'un rêve, il me dit : *Vous partez donc*. . . . Il s'attendrit, me serra long-temps dans ses bras à plusieurs reprises, courut après moi, recommença encore, et enfin me quitta avec beaucoup de peine.

Je pars en rendant justice à ses bonnes qualités, à son esprit, à sa grâce, au bon ton qu'il a quand il veut, à sa noblesse, à sa valeur, à sa générosité, et même à son espèce d'humanité. Je le regrette et j'en suis regretté. Je vais monter en voiture, n'en pouvant plus de mauvaise chère, de mauvais vin, de mauvaise eau, de mauvais air, de froid et d'ennui, et

bien las de ne voir depuis un an que la mer et des déserts. Je sens que je vais me jeter dans d'autres aventures qui ne tourneront pas plus au profit des deux empires qu'à mon agrément. Je quitte les manières sauvages, et les finesses asiatiques d'un maréchal pour en aller trouver un autre, dont les formes Européennes cachent le peu d'envie qu'il a de se compromettre *. Je sais bien qu'il fait toujours semblant d'avoir à se plaindre d'être arrêté, contrarié; mais il parle bien, quoiqu'un peu diffus; il est aimable, séduisant; il a l'air militaire; il est adoré même de tous ceux qu'il persifle; il inspire l'enthousiasme à son armée, et la contient par la discipline, comme son quartier-général par la décence et la noblesse de ses manières;

* Le maréchal Romanzow.

il est estimé de l'Europe et craint par les Turcs.

Au Prince de KAUNITZ, *au Mois de Novembre,* 1788.

A Jassy.

J'AI reçu bien à propos, mon Prince, l'ordre que vous m'avez donné de me plaindre de la conduite des emissaires ou commissaires Russes vis-à-vis des Monténégrins. On commençoit à nous blâmer, avec raison ; mais il y a toujours plus de finesse d'une part que de l'autre. Les Russes que Pierre I, à force de barbarie, a voulu civiliser, et qu'il a fait battre et tuer pendant neuf ans pour leur apprendre à vaincre, ce qu'ils savoient avant lui, ces Russes sont tout aussi malins que jamais. Cette manière de dégoûter

les Autrichiens, les Albanois, et tous leurs voisins, est très-dangereuse ; car de Grecs en Grecs on s'approche de la Hongrie.

Un officier du génie, que je ne nommerai pas à V. A., chargé de sommer le bacha de Choczim, lui a dit devant sa garnison : *Méfiez-vous des Russes, ne vous rendez point à eux, et dépêchez-vous de vous rendre au Prince de Cobourg ; car les Russes ont dit qu'ils violeroient vos femmes et déchireroient vos entrailles.* J'ai bien juré qua cela n'étoit pas vrai : voilà le seul mensonge que je me suis permis. Car je sais que ce ne seroit pas vous faire ma cour, mon Prince : votre grande politique est la vérité.

La mienne est de me livrer en enfant perdu, quitte à être abandonné. Par exemple, j'ai dit au Prince Potemkin que s'il vouloit marcher sur les

bords de la mer Noire jusqu'au Danube, et faire marcher Romanzow à Bucharest, je réussirois à le faire hospodar de Moldavie et de Valachie.— Je me moque bien de cela, m'a-t-il dit ; je parie que je serois roi de Pologne si je le voulois : j'ai refusé d'être duc de Courlande ; je suis bien plus que tout cela.—Au moins, ai-je répondu, rendez ces deux pays (la Moldavie et la Valachie) indépendans des Turcs à la paix. Faites qu'ils soient gouvernés par leurs boyards, sous la protection des deux Empires. Il m'a dit : *Nous verrons.*

V. A. verra plus aisément que qui que ce soit, par la morale de la fable de l'alouette avec ses petits, dont elle se souvient sûrement, qu'on ne peut s'en rapporter qu'à soi, et qu'on n'a des alliés que pour être sûr de n'avoir pas tout à fait des ennemis de plus.

Mon colosse Potemkin se remuera peut-être un jour : c'est l'emblême de l'empire. Il y a des mines d'or et des Steppes dans l'un et dans l'autre ; mais ce colosse-ci est mieux nourri, l'autre s'amincit en grandissant. Dieu nous conserve l'immortelle Impératrice, mais, comme elle ne le sera que dans l'histoire, je crois qu'il faudroit extrêmement ménager le Grand Duc, qui, en réformant des millions d'abus, en créera d'autres : capable de travail, changeant trop souvent d'avis et d'amis pour avoir un favori, un conseiller, ou une maîtresse ; prompt, ardent, inconséquent, il sera peut-être à craindre un jour, si c'est à lui que sa mère laisse l'empire ; mais je crois que si elle en a le temps ce sera plutôt au petit grand duc Alexandre ; car elle éloigne autant son fils des affaires qu'elle en rapproche son petit-

fils. Elle le forme elle-même au gouvernement, tout jeune qu'il est. Son père est dans ce moment-ci tout Prussien ; mais il ne l'est peut-être que comme M. le Dauphin étoit dévot parce que Louis XV ne l'étoit pas.

Voici encore une addition à ce portrait : son esprit est faux, son cœur droit, son jugement est un coup du hasard ; il est méfiant, susceptible, aimable en société, intraitable en affaires, passionné pour l'équité, mais emporté par sa fougue, qui ne lui permet pas de distinguer la vérité ; faisant le frondeur, jouant le persécuté, quoique sa mère veuille qu'on lui fasse la cour, et qu'on lui facilite les moyens de s'amuser autant qu'il le veut. Malheur à ses amis, ses ennemis, ses alliés et ses sujets ! D'ailleurs, il est extrêmement mobile ; mais pendant le peu de temps qu'il veut une chose

dans son intérieur, ou qu'il aime, ou qu'il hait, c'est avec violence et entêtement. Il déteste sa nation, et m'en a dit une fois à Gatschina des choses que je ne puis répéter.

Je n'ai réussi qu'à trois choses: j'ai fait donner la flotille au Prince de Nassau, qui a pris ou brûlé trente-six bâtimens, grands et petits ; tué ou noyé cinq mille hommes, et pris cinq cents soixante-dix-huit pièces de canon ; j'ai fait passer le Bog à un maréchal et le Niester à l'autre.

Je puis mettre encore Choczim au rang de mes exploits militaires, puisque c'est à force de couriers que je l'ai fait attaquer, et au rang de mes exploits politiques, puisque j'ai obtenu de l'Impératrice qu'elle nous en assurât la possession, quelque paix que l'on fasse.

Je prie V. A. de me conserver tou-

jours les bontés qui, depuis mon enfance l'ont engagée souvent à m'appeler son fils; j'aspire à ce titre par la tendresse et le respect que je lui ai voués.

Mai, 1789.

A Semlin.

J'ATTENDS le maréchal Haddick qui est parti en même temps que moi, mais qui n'arrivera pas si vîte, et me laissera le plaisir de commander quelque temps les deux armées, jusqu'à ce qu'il ne me reste plus que celle de Semlin, dont je ne ferai de rapports qu'à lui et à Votre Majesté Impériale.

J'ai trouvé ici tout le monde de bonne volonté et charmé de me voir. Je n'ai point mis de poste dans le Sanspitz, parce que cela ne sert qu'à faire couper des têtes et à y attirer les Ja-

nissaires mal à propos. Grâce à cette mesure, quand j'ouvrira la tranchée, je n'en trouverai pas dans toutes les broussailles d'où ils sortiroient pour me déranger. Je ne me plains pas de deux ou trois têtes coupées ; si j'en demandois raison, le Bacha m'en enverroit en revanche d'au.res qu'il prendroit au hasard pour punir les Turcs qui ont passé la Save contre l'armistice. Je dévorerai de même quelques petits affronts, et ma première représaille sera de commencer sérieusement l'attaque sans être obligé d'en prévenir le Bacha plusieurs jours d'avance. Nous serons dispensés de cette convention, et le bon Osman sera pris à l'improviste.

Je n'ai pas pu débrouiller dans mon cœur si c'est par bonté ou par envie de mettre encore plus dans son tort cet Osman, qui ne sait au reste guères ce

qui se passe, que je viens de lui renvoyer une vingtaine de prisonniers. Ce sont de pauvres habitans des bords de la Save, près de Zabzetch, qui sont venus de ce côté-ci pour cueillir des herbes. Ils ont cru que j'allois leur faire couper la tête devant moi pour m'amuser. Un petit vieux Dervis pleuroit seulement de ne plus revoir sa femme et ses enfans, à ce que m'a expliqué mon interprete. Je ne puis pas peindre le plaisir que j'ai eu à voir l'émotion qu'ils éprouvèrent tous en me donnant mille bénédictions, et élevant leurs mains vers le ciel, en criant et en invoquant Allah pour moi.

Je ne sais pas si j'ai trop bien fait de passer la Save avec une grosse escorte pour reconnoître Belgrade du côté de Vidin et Nissa: je me suis avancé jusqu'au mont Havala, d'où j'ai été repoussé par l'odeur du repaire des ai-

gles qui l'habitent, et qui y apportent toutes les bêtes mortes qu'ils trouvent.

J'ai manqué me repentir de cette promenade : quatre cents Spahis étoient sortis de la ville pour couper les têtes de quelques émigrans cachés dans les bois, et qui vouloient s'établir en Syrmie. Tout en cherchant à leur échapper, et faisant faire de petites patrouilles de droite et de gauche, je pensois que si j'avois eu à faire à des Chrétiens, je leur aurois laissé des prisonniers pour éviter d'être prisonnier moi-même ; mais abandonner aux Turcs un seul houssard, auroit été un parricide : apparemment qu'ils avoient *Néboïssé* (mot qui veut dire couper la tête, comme sait Votre Majesté) ; car, après avoir repassé la Save, au moment où ils alloient la suivre pour retourner chez eux, je les entendis chanter et

pousser des cris de joie, eux qui ne sont pas ordinairement fort gais : ils me tirèrent des coups de fusil d'un bord à l'autre : mon brave et fidèle adjudant-général Bolza ramassa une de leurs balles à mes pieds.

J'ai fait faire une fausse alarme dans Semlin, pour voir si chacun savoit son poste, et avoit étudié mes instructions. La grande redoute carrée que Votre Majesté a fait construire, et tous les autres points de défense ont été garnis et soutenus dans un demi-quart d'heure.

Ils ont célébré leur Ramazan * à boulets, presque dans mon camp, mais sans malice. Je le leur rendrai à la première occasion, de même sans malice, comme si c'étoit aussi notre habitude. Ils n'ont tué personne : leur

* Carême des Turcs.

manière est de tirer des boulets de trois, enveloppés de chiffons, dans une pièce de vingt-quatre ; il y a eu de ces boulets qui ont passé au-dessus de ma maison.

Au MARECHAL DE LACY, *au Mois d'Octobre.*

De Semlin.

BELGRADE, le Bacha, la Servie, mes troupes et moi, nous sommes abîmés de fatigue, mon cher maréchal ; de vingt-cinq mille hommes que nous avons, cinq mille seulement ont fait le service du siége ; et je me suis servi, pour ouvrir la tranchée, de mes cuirassiers de Czartoryski. Darnal me disoit, avec son accent gascon : *je veux essayer une batterie à ricochet ; je veux détruire les défenses.* Et moi,

qui ne suis pas si savant, je lui disois : —Détruisez plutôt les défenseurs.— La batterie de mortiers que je plaçai pour prendre en écharpe l'ouvrage à cornes, fit un merveilleux effet. *Belgrade est rendu*, dis-je hier, à Darnal, qui, comme vous savez, est sourd. *A demain*, me dit-il, *encore de bons ricochets. Nous n'en avons plus besoin, Belgrade est à nous.—Ah ! mon Dieu, que me dites-vous?* me, répondil, *quelle besogne auroient fait aujourd'hui mes ricochets !*

N'ai-je pas fait un peu des querelles d'Allemand à ce bon Osman Bacha, en lui écrivant les lettres suivantes : voici la première.

" La confiance que j'avois en votre
" exactitude à garder strictement l'ar-
" mistice, ayant été trompée, je vous
" en demande satisfaction et répara-
" tion. Comptant sur la bonne foi

" des Musulmans, je ne pouvois pas
" m'attendre à la lâcheté d'une
" Tschaïque Turque qui, près de l'em-
" bouchure de la Temesch, a tiré à
" cartouches sur une des Tschaïques
" impériales qui faisoit tranquillement
" sa patrouille.

" Si c'est un prétexte, il vaut mieux
" n'en pas avoir, et dire que vous
" avez envie de rompre la trêve. Il
" ne faut ni finesse ni prétexte entre
" un Bacha qui, je crois, a de l'hon-
" neur, et un chef de Chrétiens, tous
" deux employés dans des postes si
" éminens, par nos sublimes cours.

" Si vous voulez conserver l'union,
" donnez des ordres pour qu'aucun
" de vos soldats ne mette le pied sur
" mon territoire. C'est, vous le sa-
" vez, la rive gauche du Danube et
" de la Save.

" J'ai dissimulé jusqu'à présent, et

" je n'ai voulu ni vous demander, ni
" faire couper les têtes de ceux qui
" ont débarqué il y a trois jours de
" mon côté, près de la Zigeuner-
" Insel ; mais que ceci vous serve
" d'avertissement, et à vos Turcs
" aussi.

" Si vous voulez reprendre les
" armes, je méritarai votre estime ;
" si vous les laissez reposer, je vous
" donnerai des preuves d'amitié ; l'un
" ou l'autre dépend de votre réponse :
" je l'attends avec l'impatience d'un
" soldat et la franchise d'un voisin."

Voici ma seconde lettre :

" J'ai été si étonné, Osman Bacha,
" de vos espèces de menaces, dont
" vous ne sentez pas la valeur, que
" j'ai relu deux fois votre lettre.

" Regardez par votre fenêtre, vous
" verrez ma réponse. Ma flotille
" s'approche, et mon armée, ennuyée

" de ce ridicule demi-armistice, vous
" prie de venir démolir ma redoute
" de Semlin.

" Votre premier coup de canon dé-
" cidera de ma résolution et de votre
" sort. Je ne le provoque pas ; car
" ma sublime cour ne veut pas que
" je commence : mais je l'attends et
" et je le désire."

Quelques jours après, les Tschaïques vinrent se promener trop près de la Kriegs-Insel. Oh ! il faut les en corriger, dis-je à mon fils, qui travailloit tantôt à l'attaque dirigée par le maréchal Loudon, et tantôt à celle dont j'étois chargé. Aussitôt Charles, avec sa gaieté ordinaire, se jeta dans une de mes barques avec mes aides-de-camp, et s'en alla, suivi de quarante autres petits bâtimens, attaquer les Tschaïques des Turcs. Je dirigeai la bataille de ma fenêtre, malgré un ac-

cès de fièvre diabolique; et après m'être tué de crier à un Italien qui commandoit ma frégate la Marie-Thérèse, *alla larga*, et des mots que je n'ose pas écrire, j'allai d'impatience gagner et achever ma drôle de bataille navale moi-même: je ne perdis personne. On dit que trois Tschaïques Turques, qui offrent plus de surface que les miennes, ont été maltraitées.

Croyez-vous, mon cher maréchal, que nous nous brouillâmes pour cela, Osman et moi? Point du tout; je ne pouvois être que tout-à-fait bien, ou tout-à-fait mal avec lui. Le lendemain j'allai en voiture à l'embouchure de la Donavitz, à quarante toises de la place, entouré de tant d'officiers d'ordonnance, d'aides-de.camp et de houssards que nous valions bien un coup de canon. Point du tout; je fis tirer à boulets sur la ville mon *Te Deum*

pour une bataille gagnée par Cobourg; huit Turcs furent tués devant les cafés; pas plus d'humeur pour cela qu'auparavant.

Enfin Votre Excellence verra par mes rapports comme tout s'est passé. Le Maréchal Loudon, à qui je me suis plaint des excès commis sur notre territoire, est parvenu à traverser la Save, ainsi que je l'ai désiré. On est bien brave, ou bien peu brave, comme on voudra l'entendre, quant on est malade. Plutôt que de fatiguer mes jambes dans les broussailles de la Sanspitz, où j'étois allé placer une division pour soutenir la tranchée contre les sorties, je préférai l'autre jour d'essuyer les balles de quelques Turcs qui me visoient dans une embrasure de canon, d'où je les regardois. Si je m'étois bien porté je n'aurois pas quitté la tranchée. Je n'y allois qu'envi-

ron deux heures tous les jours; étant ainsi plus général que soldat, j'ai pu faire de meilleurs arrangemens, et imaginer de placer une batterie dans la Kriegs-Insel, deux cents toises en avant de celle du Prince Eugène. C'est là que je fus le plus exposé, car j'y travaillois en plein jour, et j'y fis tuer entr'autres vingt braves Syrmiens.

Enfin nous voilà tous contens, et moi surtout de ce billet du Maréchal Loudon. Il m'écrit: *Une grande partie de cette heureuse expédition étant due à vos talens et à votre activité dans l'attaque faite sous vos yeux et par votre commandement, j'ai écrit à Sa Majesté tout ce que vous méritez, et sans doute elle saura rendre justice à vos services distingués dans la prise de Belgrade.*

Le Maréchal a grondé tout le monde, excepté moi; il a été aussi

vif, aussi rapide que dans son meilleur temps. Il est au feu comme Votre Excellence, c'est tout dire. Vous avez comme tous les deux le même clair dans l'esprit, mais il n'a pas votre sang-froid imperturbable; vous ne faites et ne dites jamais rien qui ne soit parfait, jamais rien que vous puissiez vous reprocher: aussi n'y a-t-il jamais eu de mérite supérieur au vôtre, ni d'admiration qui égale la mienne pour mon cher maître.

A L'EMPEREUR JOSEPH, *au Mois de Novembre*, 1789.

A Belgrade.

JE suis comblé de joie de la permission que Votre Majesté Impériale vient de m'accorder d'aller me mettre à ses pieds, et de rester à Vienne jus-

qu'à ce que je mène en Moravie ou en Silésie, comme je l'espère, l'armée qui revient de Syrmie. Je suis plus sensible, Sire, aux grâces qu'aux disgrâces. Les soins que je n'ai cessé de donner au Siége de Belgrade, et la fièvre que le quinquina n'a pu vaincre, m'ont empêché d'éprouver le chagrin que j'aurois dû ressentir de cette terrible phrase: *attendez-vous aux preuves de mon mécontentement, n'ayant ni le goût, ni l'habitude de me laisser désobéir*.

Je m'étois bien trouvé de ma conduite, Sire, il y a onze ans, dans la guerre de Bavière; et vous m'en aviez remercié; cette fois-ci Votre Majesté m'avoit ordonné par le retour de mon courier, le capitaine Jakobiska, de ne lui envoyer que des estafettes, parce que les ministres étrangers sont toujours à l'affût des nouvelles, et si j'ai

fait partir mon aide de-camp, c'est parce que le Comte de Choiseul a écrit de Constantinople de faire passer bien sûrement et bien directement sa dépêche très-importante au Marquis de Noailles, qui doit en faire part au Prince de Kaunitz. Mon courier s'est arrêté à Laxembourg: ainsi son arrivée n'a pas fait de bruit à Vienne. Les estafettes dorment, s'enivrent, ou sont assassinés. On m'a rapporté, l'autre jour, des dépêches couvertes du sang et de la cervelle d'un pauvre diable qui avoit été tué dans le Bannat.

Je vous demande pardon, Sire, de n'avoir pas été plus inquiet de votre colère. C'est que je connois encore mieux votre justice. J'ai regretté profondément les lettres pleines de confiance et d'amitié que Votre Majesté m'écrivoit l'année dernière; mais je n'ai pas douté du retour de ses bontés,

même après l'ordre sévère de choisir pour mon quartier d'hiver ou Belgrade, ou Esseck, ou Petervaradin, au lieu de me permettre d'aller à Vienne remettre ma santé. Je me suis dit: Un voyage qu'un de mes aides-de-camp a fait mal à propos dans les Pays-Bas, au plus fort de la révolte, fait croire peut-être à Sa Majesté que j'y étois pour quelque rapport avec les mécontens : cela ne sera pas long. Sa Majesté se ressouviendra d'abord, et puis trouvera que cela est impossible.

Pendant ce temps-là je me vengeois de vous, Sire ; j'écrivois à la Reine de France pour la supplier de vous envoyer le docteur Seyffert, dont le grand talent est de guérir promptement le mal qui fait souffrir Votre Majesté ; je souhaite qu'elle n'en ait pas besoin, ou que cet homme arrive

tout de suite. Rien ne m'intéresse plus, Sire, que votre gloire et votre vie, pour laquelle je donnerois la mienne; et je l'exposerai du moins bien volontiers devant Neiss, si, comme le maréchal Loudon le désire, on lui permet de se porter sous les murs de cette place, pour empêcher le Roi de Prusse de se mêler de nos affaires, et de faire le médiateur, ce qui me paroît sa folie.

Au MARÉCHAL DE LACY, *en Décembre* 1789.

De Belgrade.

CE n'est pas pour me faire valoir, mon cher maréchal, car mon devoir ne me coûte rien ; mais je suis assommé de propositions pour me mettre à la tête des Flamands. Je n'ai répondu qu'une seule fois, pour dire que je

ne répondrois point : je leur ai fait entrevoir la sottise et l'impuissance de leur révolte (grâce à leur pauvre tête) ; car ils pourroient bien empêcher d'un côté le passage de la Sambre, et de l'autre celui de la Dyle, par les bords escarpés qui se trouvent de leur côté ; et après leur avoir démontré qu'ils ne savoient pas lire le Bourguignon du bon Duc, auteur de leur *joyeuse entrée*, j'ai ajouté que je les remerciois des provinces qu'ils m'offroient ; mais que je ne me révoltois jamais pendant l'hiver.

Je n'ai pas même honoré Vandernot de cette mauvaise plaisanterie, et n'ai pas répondu à sa sommation de venir défendre nos priviléges, ni à ses menaces si je ne m'y rendois pas tout de suite.

Je prie Votre Excellence de ne pas dire un mot de tout cela à l'Empereur,

que je plains d'avoir cru peut-être que je m'intéressois à la révolte belgique ; car je m'imagine que c'est pour cela que je suis ici dans une espèce d'exil. Comme il revient aisément des impressions qu'il prend, je suis sûr qu'il me fera sortir bientôt de cette situation, en rétractant l'ordre de choisir pour mon quartier d'hiver Belgrade, Esseck ou Petervaradin.

Si j'y reste, je m'en vengerai en refaisant ce qu'on appelle le chemin du Prince Eugène, une belle communication de Semlin à Belgrade, et achevant en Syrmie un canal commencé par les Romains : j'y emploierai tout mon corps d'armée.

Le Tefterdar que j'ai eu chez moi en ôtage, et qui, oubliant Mahomet, a fait semblant de prendre le vin d'Hongrie pour du sorbet, m'a dit l'autre jour quel étoit l'acharnement

des ministres de Prusse et d'Angleterre pour faire continuer la guerre.

Ces deux puissances, par une politique infernale et mal entendue, veulent faire perdre les Pays-Bas à la maison d'Autriche ; et l'Angleterre veut faire perdre la France à la France. Qu'on se dépêche à Vienne de conclure la paix. Je sais que les femmes, les abbés et les oisifs d'une grande ville ne la veulent jamais ; mais quand même on auroit toute la Bosnie, très-difficile à conquérir à cause des châteaux d'une féodalité Musulmane dont le nom est ignoré, on n'en seroit pas plus riche. Contentons-nous de Dubitza, Novi, Sabacz, Belgrade et Choczim, et que la Russie se contente d'Oczakow. Courons au plus pressé; qu'on éteigne l'incendie des Pays-Bas, et qu'on prévienne celui de la France ; bientôt il n'en sera plus temps.

On ne peut penser à rien à Pétersbourg que quand on est en paix avec Constantinople. Le jour qu'on y apprit que Bulgakoff étoit aux Sept-Tours, l'Impératrice en étoit presque fâchée. C'est une souveraine pour l'histoire bien plus que pour le roman, quoiqu'on ne le croie pas. Le Prince Potemkin, qui tenoit à l'une et à l'autre, est bien revenu du roman.

La France sera punie par où elle a péché ; elle sera punie d'avoir fait révolter l'Amérique, et d'avoir accoutumé la Turquie à l'inimitié avec l'Autriche. Les pauvres Turcs, peu au fait de ce qui se passe en Europe, croient peut-être qu'ils seront soutenus par leurs alliés; et les Anglois se repentiront de ne pas appuyer le trône du malheureux et vertueux Louis XVI. Mon Dieu ! que je plains la pauvre reine aux Thuileries ! Tous les

détails que Votre Excellence me donne de cette arrivée à Paris m'ont fait fondre en larmes.

Au PRINCE DE KAUNITZ, *en Décembre*, 1789.

De Petervaradin.

JE souhaite, Prince, qu'on vous entende aussi bien que je vous entends ; c'est-à-dire que l'on comprenne votre supériorité. Cette petite correspondance de Turquie et de France, que notre cour sait ou ne sait pas, et dont je suis malgré moi l'entremetteur, me déplaît beaucoup, ainsi qu'à Votre Altesse, qui n'aime pas les cachotteries, les demi-moyens et les demi-mesures. Sans avoir les mêmes droits que vous, j'ai déjà dit la vérité dans

ma vie à cinq ou six têtes couronnées, qui ne m'en ont pas voulu. Avec une volonté plus déterminée, cent cinquante mille hommes tout de suite en campagne et quelques cajoleries au grand Frédéric, que n'aurions-nous pas fait! Nous aurions eu, l'année passée, la Servie et la Bosnie, et cent mille hommes menaçant la Prusse si elle vouloit se mêler de nos affaires. Elle n'est plus ce qu'elle étoit: les trésors, la discipline et l'enthousiasme n'y sont plus. Ce que j'ai dit pour notre guerre de l'Escaut, que je voulois et pouvois commencer par la prise de quatre petites forteresses et sept vaisseaux dans un jour, n'a servi qu'à me faire perdre un procès en France: M. de Vergennes y a mis de la malice. Et ce que j'ai écrit sur la Prusse m'empêchera de réussir dans une af-

faire que me donne ma petite souveraineté dans le Cercle de Westphalie, dont le Roi est directeur.

Je voudrois, Prince, que notre devise fût *tonner et étonner*, vis-à-vis des Turcs et des Chrétiens, surtout si d'ici à quelque temps nous nous brouillons avec cette nouvelle France. Il n'y a rien de pis que ces couriers, ces armistices, ces indécisions enfin, qui ne sont ni la paix, ni la guerre.

L'armée Autrichienne doit être invincible. Si c'est un inconvénient de n'être pas tous de la même nation, il en résulte un avantage, c'est l'émulation qui règne entre les Hongrois, les Polonois, les Bohèmes, les Tyroliens, les Allemands, les Wallons et les Italiens. J'ai été, à mon attaque de Belgrade, très-content de ceux-ci, dont on n'a pas toujours su tirer parti. Je leur ai donné entr'autres trois mé-

dailles d'or, d'après la belle nouvelle institution de notre Empereur. Les Croates, gardes perpétuels de nos camps, sont excellens. Quinze mille déserteurs François se battent à merveille dans nos rangs.

J'ai formé ici le corps de Mychalovicz, appelé Manteaux rouges, qui ne sont pas les plus honnêtes gens du monde, mais bien braves ; et je les ai exercés à la Turque, criant à leur manière, et par la plus grande chaleur du jour ; si l'on nous attaque à midi, comme cela arrive quelquefois, ils y seront tous préparés.

Je sais, Prince, qu'on croit à Vienne les Hongrois dangereux. On devroit, à la vérité, leur ôter les employés Allemands, qu'ils n'aiment pas ; mais qu'on ne craigne pas la révolte dans un pays où il y a six partis puissans qui se détestent ; le clergé Ca-

tholique, Grec et Protestant, les Magnats, les gentilshommes et les paysans. Il est bien aisé d'en avoir au moins quatre pour la cour.

Je défie les émissaires Prussiens, quand même ils apporteroient beaucoup d'or avec eux, de réussir à troubler la Hongrie. Quelle pauvre politique que celle de l'or et de la rébellion! Louis XIV s'est perdu dans mon esprit par ces deux moyens qu'il a employés parmi nous. Je connois dans plus d'une famille des portraits de ce Roi enrichi de diamans. et des lits brodés comme le sien à Versailles.

Voici ce qui vaut mieux que tout cela, parce que c'est beaucoup moins sérieux.

Il y a des sorciers dans ce pays-ci, renommé d'ailleurs par les vampires et les prédictions des Egyptiens; mais cette fois-ci c'est un Juif qui a

jeûné quatre jours de suite, a fait et envoyé une cabale sur moi au grand maître de la loge de Philadelphie, et une autre à celui du Grand Caire. Il m'en apporte la réponse qui s'accorde avec ses calculs. Je vivrai, dit-il, jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans. Tant mieux pour vous, mon Prince, qui m'aimez. Le Juif n'y met qu'une condition que l'âge pourra m'aider à remplir ; c'est de ne pas réussir auprès des femmes qui sont bien avec leurs maris ; les autres me sont permises. C'est donner assez de latitude à sa prédiction de longue vie et de bonheur ; j'en fais consister une partie dans la continuation des bontés de Votre Altesse pour moi.

Lettres sur la dernière guerre des Turcs.

LETTRE I.

Au Mois de Décembre, 1787.

Du Fort Elisabeth.

Me voici, mon cher S...., avec l'uniforme Russe de général en chef, qui me fait grand plaisir, et un sabre Turc au côté : en attendant que je m'en serve, comme général ou même comme volontaire, j'ai une plume Autrichienne à la main ; je suis jockey diplomatique du meilleur des ambassadeurs, de notre Cobenzl, qui ne pense nuit et jour qu'à la gloire des deux empires.

Je suis très-heureux de pouvoir les servir à la fois de deux manières, *consilio manuque.* Mais me voici, en attendant, dans une chambre qui a un

pied de moins que moi en hauteur, et où je pourrois de mon lit ouvrir la porte si elle se fermoit; le poële, si j'avois du bois pour le chauffer; et ma fenêtre, si, au lieu de vitres, il n'y avoit pas du papier et point de chassis.

Séparé du monde entier, sans lettres à écrire ni lettres à recevoir, excepté par les couriers que j'enverrai lorsque j'aurai quelque chose à dire, je chasse le souvenir de ce que j'ai laissé à douze cents lieues, et je me fais des romans de succès dans un autre genre.

Je me dis quelquefois: les bals de la Reine commencent peut-être aujourd'hui; oui, mais nous chasserons peut-être demain les Tartares qui peuvent passer le Bog, car il est gelé: cette rivière s'appeloit autrefois Hypanis. Quel beau nom pour l'histoire! L'Ingul même, qui passe près d'ici, est plus piquant que la Seine.

Jouissez de la présence réelle, du bonheur ineffable d'admirer et de voir de près Catherine-le-Grand. Je n'ai pu la quitter que pour elle. Je vais combattre ses ennemis, et je ne la laisse pas au milieu des miens.

Dans quelques jours je continuerai ma lettre : comme les jours sont longs ici, cela veut dire dans quelques mois; et de même en disant : *nos voisins*, nous entendons ceux qui demeurent à quelques centaines de lieues de nous.

Ce 15 *Février*, 1788.

POINT de nouvelles depuis le commencement de ma lettre, que j'envoie enfin, car il ne me paroît pas que les Tartares qu'on nous annonce toujours arrivent jamais; mais en revanche il nous est arrivé de Paris, un Prince de Nassau qui vous a *détartarisé*, en engageant votre M. de Montmorin à re-

tirer M. de la Fitte, et à changer le système protecteur de la France en faveur des Turcs. Sa ténacité en négociation, comme au coup de fusil, lui vaudra toujours des succès. Sa réputation, sa considération, et la logique qu'il sait, sans avoir eu le temps de l'étudier, ont bien servi vos désirs dans cette occasion importante.

Ne l'ai-je pas vu avant-hier, sabre en main, me sauver la vie? Il n'est jamais deux jours comme un autre: voici le fait. Je me remettois de quelques accès de fièvre, car heureusement ici nous n'avons point de médecin: on me dit qu'il y avoit du soleil; c'étoit lui que j'attendois pour ma guérison. Nassau guide mes pas hors de la triste forteresse, grande comme la main; mes gens me portent sur leurs bras, et me couchent sur l'herbe. Je m'endors aux premiers

rayons du soleil. Un serpent à qui ces mêmes rayons redonnoient la vie, aussi bien qu'à moi, veut me l'ôter, ou tout au moins m'entortiller dans ses anneaux. J'entends du bruit; c'étoit le Prince de Nassau qui frappoit sur ce serpent tant qu'il pouvoit, et qui le coupoit en vingt parties qui toutes remuoient encore, quoique séparées les unes des autres. On nous a amené aujourd'hui quelques prisonniers Turcs: ils sont aussi ennuyeux que ceux du bal de l'Opéra. J'ai bien eu de la peine à me mettre dans la tête, que ce n'étoient point des masques, et que nous étions réellement en guerre avec eux.

Hier j'ai gagné six cents ducats aux Dames: il n'y en a pas d'autres ici dont je puisse m'occuper. Adieu, bon jour. Je puis vous écrire comme ce mari à sa femme: "Je n'ai personne,

" personne ne m'a. Je souhaite qu'il " en soit ainsi de vous."

Quand j'apprendrai quelque chose d'intéressant....je ne vous le manderai pas: je me souviens que je suis dans les affaires, et qu'il faut être discret. Jusqu'à présent notre secret, à tous, est bien gardé. Bon soir.

LETTRE II.

Ce 8 *Mai*, 1788.

Elisabeth-Gorod.

Ah! mon ami, laisse-moi pleurer un instant, et lis:

" Klenack, ce 25 Avril, 1788.

" Nous venons de prendre Sabacz. " Notre perte a été peu considérable. " Le feldzeug-meister Rouvroy, dont " vous connoissez la valeur, a eu à la " poitrine une blessure légère qui ne

" l'empêche pas de s'habiller et de " sortir. Le prince Poniatowski a " reçu à la cuisse un coup de feu qui, " sans toucher l'os, est pourtant assez " sérieux. Mais il faut, mon cher " prince, que je vous fasse part d'au- " tre chose qui vous causera d'autant " plus de plaisir, que vous y recon- " noîtrez votre sang; c'est que votre " fils Charles a, en grande partie, " contribué à la réussite de cette en- " treprise, par les peines infinies qu'il " s'est données en traçant les travaux " de tranchée pour l'établissement " des batteries; et qu'il a été le pre- " mier à grimper le parapet, pour y " faire arriver le monde: aussi l'ai-je " nommé lieutenant-colonel, et lui " ai-je conféré l'ordre de Marie-Thé- " rèse. Je sens un vrai plaisir à vous " donner cette nouvelle, par la certi- " tude où je suis de la satisfaction

" qu'elle vous donnera, connoissant " votre tendresse pour votre fils et " votre patriotisme. Je pars demain " pour Semlin, &c.

" JOSEPH."

Quelle modestie! l'Empereur ne parle pas de lui; il a été au milieu du feu. Et quelle grâce et quelle bonté dans le compte qu'il me rend! Sa lettre commence par des instructions qu'il me donne, des nouvelles politiques qu'il m'apprend, ou qu'il me demande; des réflexions sur les événemens passés et à venir; elle finit par ce morceau, qui, en le relisant, me fait encore fondre en larmes.

Le courier a vu l'Empereur essuyer des coups de fusil de bien bonne grâce dans les faubourgs de Sabacz; et le maréchal Lacy arracher lui-même quelques palissades pour placer un ca-

non qui, tirant sur une tourelle d'où il partoit un feu continuel sur mon Charles, protégea son assaut. Le maréchal l'auroit fait pour tout autre, à ce que je crois; mais cela avoit l'air d'une bonté personnelle et paternelle.

Le maréchal étoit un peu fatigué. L'Empereur lui chercha un baril, le fit asseoir, et se tint debout, avec tous les généraux qui l'entouroient, pour lui rendre une espèce d'hommage. Voici une lettre de Charles lui-même.

" Nous avons Sabacz. J'ai la croix.
" Vous sentez bien, papa, que j'ai
" pensé à vous, en montant le premier
" l'assaut."

Qu'y a-t-il de plus touchant au monde! Que n'ai-je été à portée de lui donner la main! Je vois bien que j'ai son estime, par ces mots: *j'ai pensé à vous;* mais je l'aurois encore mieux méritée. Je suis trop ému

pour continuer. Je vous embrasse, mon cher comte.

Ce 15 *Mai.*

SOLVITUR *acris hiems, grata vice veris.* Le prince Potemkin est à Cherson ; il installe Nassau à la tête de sa flotille, dont je me promets des merveilles. C'est encore un grand mérite du prince, de l'avoir imaginée, créée et équipée si vite.

On m'envoie des chiffres. Ah! mon Dieu, la drôle de chose que vous avez, vous autres! Le diable m'emporteroit cent fois plutôt que d'y rien comprendre. J'aime mieux envoyer des couriers ou me servir des cosaques ; en général cela me plaît d'écrire tout simplement par la poste ; on est lu par son souverain sans lui adresser la lettre : c'est un moyen de risquer des confidences. On fait savoir ainsi sa

joie ou son mécontentement: cela sauve de la flatterie ou de la satyre; c'est un *mezzo termine* entre le madrigal affadissant, et la mordante épigramme; cela dispense des représentations et des conseils, et celà ne compromet point; d'ailleurs je sais que je n'aurois que du bien à dire. Et puis, j'aurai beau faire, je serai toujours facile à déchiffrer.

Je pars pour aller demander quatre pièces de vingt-quatre et quatre bataillons pour le prince de Cobourg, au maréchal Romanzow, qui est encore à sa campagne en Ukraine, ou qui arrive, je crois, en Pologne. Adieu.

Vale, et me ama.

LETTRE III.

Du 1 *Juin*, 1788.

Du Camp devant Choczim.

Vous attendez-vous à une lettre bien militaire ? Il ne tient qu'à moi. Je pourrois vous parler des préparatifs du siége, qui a même un peu commencé. Voulez-vous que je vous prédise que, par la bonne intelligence, et l'intelligence du Prince de Cobourg, notre général Autrichien, et du comte de Soltikoff, notre général Russe, la place sera prise, je vous le prédis ; mais ne me demandez pas comment. L'on fera sauter quelques magasins, l'on donnera quelqu'assaut. Nous aurons Choczim, j'en suis sûr ; que cela vous suffise. Et quand cela sera arrivé, je pourrai dire : *et j'ai même à sa*

prise un peu contribué ; car c'est grâce à mes instances et à mes voyages d'une armée à l'autre, et même à plusieurs petits corps détachés, que j'ai obtenu six mille Russes pour nous y aider. Je ferai comme celui qui, entendant faire l'éloge d'un beau sermon, dit :—Eh bien, messieurs, c'est moi qui l'ai sonné.—Déjà nos braves houssards ont soumis et balayé la Moldavie, ils en ont pris le Hospodar et la capitale. Quatre compagnies de héros, dont le plus jeune à soixante-cinq ans, ont repoussé, battu, défait un corps de quatre mille Turcs.

C'est tout ce qu'il y a de plus beau au monde qui vient de me mener reconnoître Choczim, à demi-portée de canon. Je crois même que les Janissaires ont eu la vue assez bonne pour trouver que madame de Witte étoit meilleure à enlever qu'un général Au.

trichien. Nos chasseurs ont tué deux Turcs qui vouloient passer le Niester à la nage, pour nous voir de plus près. Tremblant pour les jours de la plus belle créature qui existe, j'ai obtenu d'elle, avec bien de la peine, qu'elle me reconduisît à sa forteresse Polonoise. Vous aurez de la peine à entendre d'ici la trompette des combats, car vous êtes bien loin ; mais celle de la renommée arrivera, j'espère, jusqu'à vous.

LETTRE IV.

Ce 2 Juillet, 1788.

Au Camp devant Oczakow.

Nous sommes arrivés ici le même jour que le maréchal *Munich*, il y a cinquante-un ans: et si l'on vouloit, comme lui, ne douter de rien, nous serions de

même dans trois jours dans la place, quoiqu'elle soit tout à la fois à présent un camp retranché et une forteresse. Mais qu'y a-t-il de difficile pour des Russes? Quel beau jour que celui de notre arrivée! nous avons fait rentrer bien vite les Spahis qui étoient dehors, et nous avons tout reconnu. Un plus beau jour encore, c'est celui où j'étois comme l'ange de l'Apocalypse, un pied sur l'eau, pendant le combat naval, et l'autre sur terre. Pendant ce temps-là, la ville étoit en feu, et deux vaisseaux Turcs sautoient en l'air. Quelle belle et affreuse illumination! C'étoit un peu avant le jour. On n'a jamais vu une si magnifique horreur, un spectacle si imposant et si terrible. Nous en avons tous les jours de gais et qui ne sont heureusement pas si superbes: comme, par exemple, des escar-

mouches de Spahis, des chasses de *Guirlanghis*, &c. Voulez-vous un triste exemple de la prédestination? Le Prince Potemkin me dit :—Allons voir une expérience de nouveaux mortiers. J'ai ordonné qu'une chaloupe vînt nous chercher, pour nous conduire au vaisseau sur lequel cette expérience doit se faire.—Nous cherchons sur le bord du Liman ; point de barque : on avoit oublié d'en commander une. L'expérience commence et réussit. Mais on croit s'apercevoir que quelques chaloupes ennemies, attachées à des anneaux, sous les murs de la place, s'en détachoient, pour venir sur nous. On veut se mettre en défense : on ne réfléchit pas à la poudre étendue sur le pont et couverte seulement par une voile ; on en prend sans précaution pour tirer sur ces

barques qu'aux premiers rayons de l'aurore on croyoit voir s'avancer. Le feu prend. Le vaisseau, un lieutenant-colonel, un major et soixante hommes sautent en l'air, sous nos yeux : et le Prince et moi, nous en aurions fait autant si le ciel, m'a-t-il dit tout de suite, avec autant de confiance que de dévotion, ne faisoit pas un cas particulier de lui, et ne veilloit pas, nuit et jour, à sa conservation.

Je suis charmé de cette attention du ciel pour lui, et d'en avoir profité : je souhaite qu'elle dure, car vous savez combien j'aime ce Prince, un homme rare toujours occupé de notre grande Impératrice, et bien utile à son immense empire, dont il est l'emblème. Il est aussi composé de déserts et de mines d'or et de diamans.

Voulez-vous que je vous fasse pitié? Nous n'avons pas d'eau. Nous sommes mangés des mouches. Nous sommes à cent lieues d'un marché. Voulez-vous que je vous fasse envie? Nous faisons une chère excellente. Nous ne buvons que du vin, et du bon. Nous nous couchons quatre heures aprés dîner. Nous avons ici trois des plus belles femmes de l'empire qui sont venues voir leurs maris. Nous nous réveillons pour prendre des glaces et du sorbet excellent. Le soir, nous avons toute la musique du Prince, cette musique nombreuse et singulière, dirigée par le fameux et admirable *Sarti.* Mais combien cela durera-t-il? une mauvaise nouvelle: et l'amour, et l'harmonie iront au diable.

Ne l'ai-je pas dit? On a perdu un peu de monde par une sortie de l'en-

nemi. Le Prince a mis son mouchoir, trempé dans de l'eau de lavande, autour de son front ; signe, comme vous savez, d'hypocondrie et de mal de tête, vrai ou supposé. Tout le monde est parti : et nous voilà plus tristes que jamais.

Vous m'avez écrit, mon cher S . . . , deux lettres charmantes. Recommencez donc. J'en ai plus besoin que jamais. Mais le moyen d'en avoir ! on attend à Pétersbourg nos couriers. Le Prince les fait attendre, un mois souvent, à la porte de sa tente, pour signer leur *podoroch*, et remet ce prodigieux travail d'un jour à l'autre.

Adieu : par cette raison-là, ma lettre ne partira peut-être que dans six semaines. Dites au comte Cobenzl que les femmes qui sont ici, et tout ce qui le connoît enfin, l'aime à la folie, pour

tous les hommes de l'armée, et son amabilité et son obligeance, comme ceux qui servent bien l'Empereur doivent l'aimer pour les services qu'il rend à son maître. Partagez-vous tous les deux les assurances de ma tendre amitié.

FIN DU TOME PREMIER.

De l'Imprimerie de T. Harper le Jeune et Cie.,
Crane Court, Fleet Street.

Ligne, Charles Joseph, prince de
Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne